

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

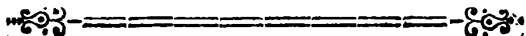
De Poësie ; de Traits d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

DE DIE' AU ROI,

NOVEMBRE 1 7 4 9.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



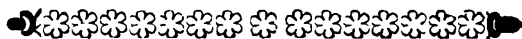
M D C C . X L I X .





JOURNAL HELVETIQUE,

Novembre 1749.



*LETTRE de l'Auteur du Précis
d'un Système touchant la formation,
la propagation ☉, la nature de
l'Être humain.*

MESSIEURS,

JE suis bien aise que vous n'âies pas encore fait usage dans vôtre Journal du Précis de mon Système sur la Nature de l'Être humain, & du Supplément y joint, que je vous fis parvenir il y a quelques Mois. Depuis la publication de ces deux Morceaux, il a paru un Ouvrage très intéressant & très bien écrit, intitulé *Traité des Systèmes*, par l'Auteur de *l'Essai sur l'Origine des conoissances humaines*, à la Haze chés Néaume, deux petits Volumes in 12. 1749. dans lequel cet Ecrivain déclame fort vivement contre les Philosophes Modernes à Principes abstraits & à Hypothèses. Grand Partisan de *Locke*, Emulateur de la gloire de cet Illustre Philosophe, il met en poudre les Systèmes

de Descartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de la *Premotion Physique* de Spinoza, &c. Il ne daigne pas seulement parler des Scholastiques ou des Peripateticiens, ni d'*Aristote* leur Patriarche & Pere de toutes les Chimeres Metaphiliques, qu'on a vû éclore depuis lui, dans le Monde Savant.

Plusieurs celebres Philosophes de ma conoissance qui ont vû ce Traite & mon *Precis*, me disent unanimement, que tout ce que j'ai developpe dans ce dernier, leur paroît fort raisonnable, & que je ne suis dans aucun des cas, contre lesquels l'Auteur des *Sistèmes* s'eleve avec tant de raison: Je me flatte que dans peu ce judicieux & rigide Censeur en conviendra lui même.

Je ne decline pas les Noms de ces Philosophes, pour donner du poids à ce que je viens d'en rapporter: Cela n'est pas necessaire, persuade come je suis, que leur Temoignage ne pourra être contredit, & je me refere là dessus à ce qu'en pourront penser, ceux qui voudront se doner la peine de confronter l'Ouvrage de l'Auteur, avec mon *Sistème*, & qui sont en état d'en juger impartialement.

Je puis dire, qu'en effet dans les LV. Articles qui forment l'Exposé de mon *Sistème*, il n'y a ni Principes abstraits, ni Hypothèses: On n'y verra que des Propositions, dont les XLVIII. premières, si je ne me trompe, sont parfaitement conciliees, par les VII. dernières, avec ce que la Revelation enseigne touchant nôtre etat en l'autre Monde.

Dans le detail quelques unes de ces Propositions ont la force des Axiomes, d'autres sont uniquement fondees sur l'Experience, sur ce qu'elle suggere naturellement, sur ce que chacun peut sentir en lui même, moyennant qu'il veuille envisager impartialement un sujet qui le touche de si près: Ce sont enfin des Théorèmes dont à la vérité la preuve manque

que encore; mais j'espère que la possibilité, la facilité même de les donner, n'échappera pas à la pénétration, au moins du petit nombre des vrais Conoisseurs, à qui il appartient maintenant de juger de la valeur de mon Système, à le prendre tel qu'on le voit, & du rang qu'il peut mériter parmi ceux qui ont parù jusqu'à présent.

Je vous dirai encore, que je suis après à tirer du *Traité des Systèmes*, ce que son estimable Auteur y dit de plus fort contre la methode & les Systèmes des Philosophes, qu'il critique, & à montrer plus amplement qu'il ne m'est permis de faire ici, la difference qu'il y a entre ces Systèmes & le mien, & que par conséquent la censure de cet Anonyme, come les Philosophes, mes Correspondans mentionés, ont jugé, ne peut tomber sur aucune partie de ce que j'ai avancé de mon côté; ce qui me fait espérer, que l'Abrégé ou le Précis de mon Système dont il s'agit sera favorablement reçu du Public, en attendant que par les preuves que je donnerai de mes Théorèmes, suposé que Dieu m'accorde asses de Santé & de Vie pour cela, je les mette dans un état qui puisse lui attirer une entière aprobation de la part des Juges compétens.

Dans ces Circonstances j'espère, *Messieurs*, que vous ne tarderés pas d'avantage à inserer ces deux petites Pièces dans votre Journal: Elles ne pourrout déplaire à ceux qui ont du goût pour une Matière si intéressante, & qui en peuvent juger sainement: Ce sera une complaisance de votre part, que je recevrai avec une reconnoissance égale à la sincère estime avec laquelle je suis &c.

Neuchâtel le 30. 1749. Océobre CUENZ.

P. S. Agréés, *Messieurs*, que je vous dise encore, que je me propose de joindre à l'Extrait du

Traité des Systèmes dont je viens de faire mention, deux Brochures traduites de l'Allemand ; l'une , un Discours préliminaire du D. Rudiger placé à la tête de sa Critique de la Métaphisique de M. *Wolf* ; & où il établit son propre sentiment sur la nature de nôtre Ame ; l'autre , une Dissertation de M. *Meyer*, Professeur en Philosophie , à *Halle* , & du moins selon moi , un des plus beaux Génies qu'il y ait en Allemagne , intitulée *Démonstration qu'aucune Matière ne peut penser*. Je donnerai ces deux Morceaux avec mes Remarques : Si je puis réüssir à dé mêler les subtilités de ce dernier , qui a traité son sujet avec plus de profondeur que n'a fait aucun autre avant lui , & le mettre dans son tort , j'ose me flater que ce sera une affaire à ne plus y revenir.



P R E C I S d'un *Système* nouveau, développé en VI. Sections, touchant la formation, la propagation & la nature de l'Être Humain, par l'Auteur de l'Essai Philosophique sur la nature des Êtres Spirituels, contenant dans un ordre naturel toutes les parties de ce *Système*, par une suite de Propositions, dont les unes sont des Axiomes, ou des Principes fondés sur l'expérience & le sentiment, & qui, par conséquent ne sauroient être contredits : Et les autres, marqués d'une Etoile au bout, sont des Théorèmes, que l'Auteur se flate avoir prouvés suffisamment, dans le corps de l'Ouvrage, où du moins autant qu'ils sont susceptibles de preuves.

I. **I**L n'y a que Dieu, la Matière & l'Espace qui existent réellement. *

II. L'Inétendue & l'Immatérialité absoluë attribuée à des Êtres créés, n'est dans le fond qu'une négative de leur existence † *.

Z 4

III. II

† * Je donnerai à la suite de l'Ouvrage dans une Dissertation à part, la preuve de ce second Théorème, & j'y en joindrai une autre, où je développerai ce qu'on peut penser sur l'existence & la nature de l'espace pur. En attendant ces preuves & celles des autres Théorèmes dont il est question, je prie le Lecteur de jeter les yeux sur mon Essai Philosophique, où toute cette matière est déjà amplement traitée, jusqu'à un certain point.

III. Il faut convenir à l'honneur de la Divinité, qu'il n'y a aucun rapport, aucune conformité entre l'Essence de l'Incréé & celle du Créé, entre la Nature incompréhensible & souverainement parfaite du Créateur, & celle de quelqu'Être créé que ce soit; en sorte qu'on ne sauroit en aucun sens argumenter de la Nature connue des Créatures, à la Nature inconnue du Créateur.

IV. Tout le rapport qu'il y a entre Dieu & les Êtres intelligens consiste en ceci, que Dieu a donné à ces Êtres des propriétés & des attributs qu'il possède éminemment lui même, *Extensivité, Volonté, Activité*; facultés plus ou moins pures & parfaites selon le degré d'excellence où il les a élevés.

V. On peut selon les *Cudworths*, les *Locks*, les *Grews*, les *Adiffons*, les *Stéels* & autres, admettre la Chaine des Êtres créés, depuis nous jusqu'au plus vil des Insectes, & en remontant jusques aux Êtres qui approchent le plus des Perfections Divines.

VI. Nous ne saurions nous faire des idées de la nature des Êtres supérieurs à la nôtre, qu'analogiquement.

VII. On peut donc leur attribuer des Natures corporelles plus ou moins parfaites, selon le degré de l'excellence des facultés spirituelles qui se manifestent dans ces Êtres.

VIII. La Matière à nous connue, est simple ou composée.

IX. Simple, ou composée, considérée en elle même, elle est entièrement passive.

X. La Matière *simple* est une quantité *discrète*, connue au Créateur seul; un tout, un assemblage d'une infinité de particules imperceptibles, figurées, solides, impénétrables, par conséquent douées de cette propriété que nous désignons par le terme *inertie*, indivisibles de fait, mobiles, susceptibles de juxtaposition & de séparation.

XI. La Matière simple fait le fond du *composé*, du mixte, de ce que nous apellons *Corps*.

XII. On peut distinguer les Corps en naturels & en artificiels **.

XIII. La formation des Corps naturels est l'Ouvrage de Dieu seul; c'est un éfet de la première Création, qui par raport à la conservation & à la durée des différents genres ou des différentes espèces, au moïen d'un Méchanisme divinement établi & connu au Créateur seul, s'étendra jusqu'à la destruction ou au renouvellement de nôtre Globe.

XIV. Dans ce Méchanisme, entrent, come Causes passives, instrumentales & matérielles, les influences des Astres, & ce que nous apellons *Éléments*, l'Ether, l'Air, le Feu, l'Eau, la Terre, ou ses parties terrestres.

XV. Ce que nous apellons *Nature*, terme si équivoque, dont les Esprit forts sur tout abusent tant, & qu'un grand nombre de Philosophes prend pour un je ne sai quel Etre réel, n'est dans le fond autre chose, que l'Ordre constant qui en vertu de ce Méchanisme règne dans l'Univers, & qui tend à sa conservation & à celle de toutes les parties dont il est composé.

XVI. Les Corps naturels, plus ou moins organisés, *** visibles & palpables, à nous distinctement connus **** sont les Minéraux, les Métaux, les
Plan-

** Il n'est point question ici des Corps artificiels qui sont l'Ouvrage des Hommes.

*** Je crois qu'un habile Physicien ne voudra pas refuser toute sorte d'Organisation aux Métaux & aux Minéraux.

**** Je dis, à nous distinctement connus; Car nous pouvons juger par les découvertes faites au
moiz

Plantes, les différentes espèces des Animaux qui existent sur nôtre Globe.

XVII. La formation & la conservation de tous ces Êtres dépend d'une force qui se manifeste par le mouvement. *

XVIII. Cette force n'est autre chose qu'un éfet permanent de la première Création. (§ 13.)

XIX. Elle est dirigée par le Créateur.

XX. En vertu de cette direction, elle n'agit ni ne peut agir que sur la Matière, dans la Matière & par la Matière.

XXI. C'est cette direction que j'appelle le Méchanisme Divinement établi dès l'origine des choses. (§ 13.)

XXII. Cette force, éfet de la première Création, (§ 13.) n'augmente ni ne diminue, quoi que le mouvement qui est sa modification ne soit pas toujours le même en quantité, dans toutes les parties de l'Univers. *

XXIII. Cette force, autant qu'elle se manifeste dans tous ces Êtres par le mouvement, est leur vie. *

XXIV. La vie, considérée *in abstracto*, n'est autre chose qu'un principe de mouvement *

XXV. Tous les Êtres ou Corps naturels sont insensitifs ou sensitif.

XXVI. Les Êtres insensitifs sont les Métaux, les Minéraux & les Plantes.

XXVII. Ils ne jouissent que passivement de la vie qui leur appartient.

XXVIII. Cette Vie passive est plus sensible dans les uns de ces Êtres que dans les autres.

XXIX.

moien des Microscopes, qu'il existe encore une infinité d'Êtres organisés, doués de mouvement & de vie, qui nous restent à jamais inconnus.

XXIX. Elle est plus sensible dans les Plantes, que dans les Métaux & les Minéraux.

XXX. Cette Vie est en eux une Vertu végétative.

XXXI. Elle est comune aux Etres insensitifs & sensitifs, entant que végétative. *

XXXII. Les Etres sensitifs y sont passifs comme les autres. *

XXXIII. De cette Vie dépend la faculté de sentir & de penser, & l'activité des Etres sensitifs. *

XXXIV. Ces facultés sont donc compatibles avec l'étenduë réelle de ces Etres. *

XXXV. Elles se manifestent diversément dans les Etres sensitifs, selon l'ordre ou l'exigence des Causes finales.

XXXVI. L'exercice de ces facultés dans les Bêtes, est réduit à la simple spontanéité. *

XXXVII. Il s'étend dans l'Etre humain à former des idées abstraites, nominales, fondement de la personnalité, qui distingue principalement cet Etre des Brutes. *

XXXVIII. La différence de l'exercice de ces facultés dépend de celle de l'organisation de ces différens Etres. *

XXXIX. L'Etre humain, dans sa première origine, est une petite Machine, invisible & impalpable, une Ebauche organisée, végétante, envelopée de membranes très minces & très délicates, qui ont la forme d'un œuf, existante dans l'Ovaire de la Femelle, formée & animée par le Mécanisme Divinement établi. (§. 13.) *

XL. Elle renferme les premiers Elémens de l'un ou de l'autre Sexe, & par son organisation particulière, elle porte le caractère de l'espèce qui la distingue de tous les autres Animaux.

XLI. On ne sauroit envisager l'Homme dans toute

sa première origine , que come une Ebauche végétante (§. 39.) *

XLII. Le matériel & le principe végétant dans cet état , ne peuvent donc être séparés l'un de l'autre.

XLIII. De ce Principe végétant dépend la capacité de sentir , de penser & d'agir , qui cependant ne peut se manifester , qu'après que l'Être entièrement formé a pû voir la lumière du jour , & qu'il est parvenu à l'état où il peut aquerir les idées qui lui viennent du dehors , par lesquelles la Raison se forme peu à peu. (§. 33.)

XLIV. La première Ebauche & le Principe végétant constituent donc la vraie essence de la Nature de l'Homme ; le reste , ou ce qui suit , n'est que développement. *

XLV. Développement quant au Corps par juxtaposition , tant dans les entrailles de la Mère , en vertu de la co-habitation des deux Sexes , dont la semence fournit des particules intégrantés , nécessaires pour l'entière formation du fœtus , que par la nourriture qu'il prend après avoir vû la lumière du jour , & qui done la perfection qui manquoit encore à son état corporel. *

XLVI. Développement par les idées qu'il aquiert , au moien de ses sens extérieurs , & par la faculté qu'il a de former intérieurement des idées abstraites nominales , fondement de la personnalité , par où il devient un Être moral , capable de loi , de punition & de récompense , de bonheur & de misère. *

XLVII. On peut dire que c'est par des raisons morales que le Créateur a voulu , que l'entière formation du fœtus se fasse par la conjonction des deux Sexes. *

XLVIII. Dans cet état naturel & actuel , l'Homme ,
me ,

me, soit qu'on le considère come un Etre Phisique, ou come un Etre moral, est une unité, dans le même sens que le sont les autres Animaux, les Plantes &c. *

Mais come la Révélation nous apprend, qu'une partie de l'Etre humain doit périr par la mort, & l'autre, la partie la plus noble que nous apellons comunément *Ame*, continuer à durer & durer éternellement, & que dans ce sens nous devons envisager cet Etre come un Composé de deux Parties principales; je joindrai aux Principes déjà établis, ceux qui suivent, pour éclaircir cette grande vérité & pour l'acorder, autant qu'il est possible, avec l'expérience & la lumière naturelle. Je dirai donc :

XLIX. Que nous devons envisager les deux premiers Etres humains créés, *Adam & Eve*, come des Composés de deux Machines organisées, tenantes l'une à l'autre; d'un Corps visible, palpable & périssable, & d'une petite Machine invisible, impalpable & indestructible, placée dans le Corps calleux, animées par un même principe de vie, *végétatif* dans le Corps grossier; *sensitif* dans la petite Machine, autant que par ce moyen ces deux Etres avoient la capacité, de sentir & de penser, come par les organes des yeux & des oreilles &c. ils avoient celle de voir & d'ouïr †*

L Qu'en

†* Il n'est pas besoin de dire ici, qu'on doit attribuer la même nature à toute la Postérité d'*Adam & d'Eve*.

L. Qu'en vertu de la Création d'Eve, il y avoit dans son Ovaire, des Oœufs masculins & féminins, & dans les derniers, des Organes genitaux pour servir à de nouvelles générations, animés par le même principe de vie qui animoit cette première Mère elle même*.

LI. Qu'en vertu du même acte de la première Creation & de l'Organisation particulière de la Machine féminine, d'autres Oœufs pour les deux Sexes ont été formes dans les Ovaires des Filles d'Eve, par un Mechanisme Divinement établi (§. 13.) & à nous entièrement inconnu; Méchanisme qui a produit & produit le même effet dans toutes les Générations postérieures, & qui le produira jusqu'au terme que Dieu a prescrit à la durée de notre Globe, & à celle des Etres qui y existent.*

LII. Que la composition & la décomposition de l'Etre humain n'a lieu qu'autant qu'on peut l'envisager come un Etre physique, & que dans ce sens, c'est 1°. un Composé de deux Machines (§ 49.) & que 2°. son Corps visible & palpable est un assemblage d'une infinité de différentes parties, décomposables, & qui sont décomposées après la mort.*

LIII. Que la petite Machine, dans laquelle la Personnalité sera conservée, & dont l'Ebauche organisée, par l'effet du premier acte de la Création, & du Méchanisme Divinement établi (§. 13.) est censée remplie & perfectionnée par des particules intégrantes les plus subtiles, fluides & solides de la Substance féminine; que cette petite Machine, dis-je, est indécomposable; qu'en vertu de la Volonté Divine, elle doit exister éternellement, & que par conséquent aucun Etre sensitif créé, ni aucun Hazard ne pourront lui donner atteinte.*

LIV. Que le principe de vie cessant d'animer la Machine visible & palpable, & ne pouvant plus faire son jeu en elle, soit par la roideur survenue aux Organes dont elle est composée, ou par l'effet de tant d'autres causes sensitives ou insensitives qui peuvent agir sur elle; il s'ensuit la mort ou la séparation des deux principales parties dont l'Individu est composé. *

LV. Et qu'enfin, lors de cette séparation, Dieu conserve le Principe de la vie & la Personnalité dans la petite Machine interne, qui étant retirée du Corps grossier, par le resserrement ou par l'étranglement de ces parties extérieures qui se sont détachées de ce Corps, & par un développement de toutes les parties imperceptibles dont elle est composée, aquerra vra-semblablement une nouvelle forme, au moïen de laquelle cet Etre, communément apellé *Ame*, pourra conoitre ce qui est hors d'elle, ou les objets dont elle sera environée en l'autre monde; se rapeller, au moïen des idées de *l'Individu actuel* qui seront conservées en elle, le souvenir des actions passées de cet Agent, tel qu'il ex stoit en cette vie; sentir, penser, agir & pâtir; être susceptible d'un Jugement, de recompense & de punition, de bonheur & de misère, suivant le mérite ou le démérite de l'Individu qu'elle représentera. *

Sapienti sat.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur l'utilité de mon Système, & sur les avantages qu'on peut lui attribuer, comparé avec ceux qui ont paru jusqu'à présent, sur les mêmes matières.

Le Titre de mon Ouvrage indique, que le but principal en est, d'y raisonner sur la formation, la propagation & la nature de l'Etre humain, & d'expliquer

pliquer par la première Création & ses effets, ce que l'on peut penser de plus plausible sur ce sujet.

Ce but a naturellement dû me faire remonter à la première origine des choses.

Je crois qu'il n'est pas besoin de dire ici, que la Création & la Conservation de l'Un vers & de tout ce qui y existe; est uniquement l'Ouvrage de la Sagesse, de la Toute-Puissance & de la Bonté de l'Être Suprême, existant par lui même.

Les hautes idées que ces Perfections souveraines & adorables du Créateur ne peuvent manquer d'inspirer à toute Créature raisonnable, doivent nous porter à établir, *que tout ce que cet Être Suprême a fait & qu'il opère, est fait par la voie la plus simple & la plus courte.*

Conséquemment à ce Principe, qui apparemment ne me sera point contesté, j'ai posé en fait, que c'est par un seul Acte de sa Volonté, de sa Sagesse & de sa Toute - Puissance, que Dieu a créé & formé l'Univers, & tous les Êtres sensitifs & insensitifs dont il est composé, en donnant respectivement à ces Êtres la vie & le mouvement qui leur convenoit; & que l'effet de cette première Création, par rapport à l'Ordre merveilleux qui règne dans l'Univers, & la durée de tous les genres & de toutes les espèces de Créatures qui y existent, au moien d'un Mécanisme Divinement établi & connu au Créateur seul, se manifestera aussi long-tems que l'Univers en général, & le Globe de notre Terre en particulier, doivent exister come ils existent.

De cette manière d'envisager la Création & la Conservation de l'Univers, il suit, qu'il y a le même rapport, la même harmonie, la même liaison entre l'Univers & toutes les Créatures dont il est composé, qu'il y a entre un tout & ses parties.

D'où je crois être en droit de conclure, que mon

Système, considéré en général, est celui, qui, d'un côté, exalte le plus la Gloire du Créateur, & qui d'un autre, est d'une simplicité † évidente.

Ce Système indique une voie naturelle pour acorder les sentimens sur ce qu'on appelle, *Création continuée*, & sur d'autres pareilles questions.

Il dispensera à l'avenir les Naturalistes, de toutes les recherches qu'ils pourroient faire au delà de ce qui peut-être connu par l'expérience, & d'imaginer des Systèmes qui ne seroient fondés que sur des *inductions défectueuses*.

Considéré par raport à l'Être humain dont il est principalement question, ce Système développe naturellement ce qu'on peut penser de plus plausible sur la nature & l'état actuel & futur de l'Homme, autant qu'il s'agit de concilier la Raison, le Sentiment dépouillé du préjugé, & l'Expérience, avec la Révélation.

C'est par ce Système que l'état de nôtre Être en l'autre vie, & l'exercice des fonctions de la Personnalité sont clairement constatés.

En accordant, come je fais aux Esprits forts & aux Pirrhoniens, tout ce qu'ils fondent sur leur raison & sur leur expérience, tout ce qui ne porte pas contre la Révélation; je leur arrache des mains une des plus fortes Armes qu'ils aient employées jusqu'à présent, pour combattre l'Immortalité de cette Partie de nous mêmes qui doit continuer à exister dans une autre Vie.

Par la même raison j'ai lieu d'espérer que ce Système édifiera les Pirrhoniens de bonne foi, & qu'il opérera l'adhésion de tous les Esprits raisonnables.

A a

bles.

† Simplex veri sigillum. C'étoit la Devise du célèbre Mr. Boerhaave.

bles, qui sont *table rase*; j'entens parler de ceux qui n'ont point pris parti encore entre les différents Systèmes qui ont paru jusqu'à présent.

Ce Système mis à la place de l'Hypothèse insoutenable de l'Immatérialité ou de la Non-étendue absolue des Êtres Spirituels, doit faire cesser toutes les questions & toutes les disputes interminables que l'on a vû jusqu'à présent, tant entre les Philosophes Immatérialistes, divisés en trois branches, qu'entr'eux & leurs Adversaires, sur l'origine & la nature de l'Âme humaine, sur sa formation, sur le tems & la manière de sa propagation, sur son union avec le Corps périssable, sur l'influence réciproque de ces deux parties de l'Individu, sur la manière de concevoir les modifications actives & & passives de l'Âme, sur la separation du Corps grossier par la mort, sur son état en l'autre vie, sur la nature de l'Âme des Bêtes, sur la différence qu'il y a entre la leur & l'Âme humaine, & sur d'autres pareilles questions dont il est inutile de faire un plus grand dénombrement.

Il pourra dispenser à l'avenir les Partisans des trois Systèmes des Immatérialistes, de se tuer à force de vouloir prouver l'impossible.

C'est par ce Système seul (§ 45.) qu'on peut rendre raison de la ressemblance, qu'il y a si souvent entre les Enfans & leurs Pères ou Mères.

Il pare d'ailleurs à toutes les difficultés insolubles dans les autres qu'on nous a doné jusqu'à présent.

Les Théorèmes, sur lesquels je le fonde en partie, étant à ce que je me flatte, suffisamment prouvés, come ils le sont dans l'Ouvrage même, il ne restera plus que le *coment* à m'objecter. Mais come cette question ne peut porter que sur les Opérations du Créateur même, ou sur le Méchanisme

Divinement établi, que j'adopte; j'espère que tout Esprit raisonnable voudra bien attendre le dénouement en l'autre vie.

Je me flate enfin que le Lecteur judicieux & impartial conviendra, que ce Système, à l'égard de l'état actuel de l'Homme principalement fondé sur les Propositions 13 14 21. à 26 28. à 46. & 48. & concilié avec la Révélation par les Propositions 47. à 55. est parfaitement lié dans toutes ses parties.

Si ce Précis & un autre Plan plus raisoné de mon Système, d'environ 8. à 10. feuilles d'Impression, qui le suivra de près, sont bien reçus du Public, & que je sois encouragé par là à mettre l'Ouvrage même au jour, j'y joindrai, supposé que Dieu me laisse assez de vie & de santé pour cela, trois autres Pièces, savoir 1°. Un Essai d'une nouvelle Théorie de Physique générale, sur la force & le mouvement; 2°. Une Dissertation sur le témoignage de nos sens extérieurs; Et dans la 3. je développerai ce que l'on peut penser de la fameuse distinction entre l'Imagination & l'Intellect ou le prétendu Esprit pur.

Si en attendant, les Savans qui verront ce Précis, & qui pourront le goûter, vouloient bien, en vue de la gloire de Dieu, de l'honneur de la Religion, de l'édification du Prochain, & pour l'amour de la Vérité même, me faire conoitre où je me serois trompé dans cette Pièce, ou ce qui ne leur paroît pas encore assez développé, & ce qui pourroit être ajouté à mes Propositions, pour mettre le Système dans un plus grand jour; s'ils vouloient me le faire conoitre, dis-je, soit publiquement, ou en l'adressant à Mr. Boyve Imprimeur & Libraire à Neuchâtel; je ferai tout mon possible, pour en

faire un bon usage, & je recevrai tout ce que l'on voudra m'apprendre là dessus avec autant de docilité que de reconnoissance.

Pour préparer le Lecteur sur ce que j'aurai à lui dire touchant la prétendue non étendue ou immatériahté absolue de l'Âme humaine, je joindrai ici encore quelques courtes réflexions concernant le *cui bono* de cette Hypothèse.

On veut que les Esprits, nos Âmes, soient inétendues, immatérielles, sans localité &c.

Quelle nécessité y a-t'il d'établir cette Doctrina ? Quel en est le but ?

Est-ce que la Révélation a parlé ?

Point du tout. Elle n'en dit pas un seul mot. Les Conciles même des Papes, qui pouvoient avoir des raisons pour enseigner cette Doctrina, n'ont rien décidé là dessus; du moins ils ne traitent pas d'Hérésie, l'opinion contraire.

Est-ce que les intérêts de la Religion le demandent ?

Encore moins. On va voir que rien ne peut faire un plus mauvais effet que cette Doctrina.

Est-ce pour prouver l'Immortalité de notre Âme ?
A qui ?

Aux Juifs, aux Mahométans, aux Payens ?

Comment la leur faire concevoir par la voie de cette Doctrina ? Il est évident qu'on n'en fauroit rien faire comprendre du tout à ceux qui sont stupides; & je dirai que plus les autres ont de l'Esprit & du Bon-sens, moins ils comprendront cette Doctrina, & moins ils s'y rendront. Les Missionnaires doivent savoir ce qui en est; mais ils n'auront garde apparemment, de nous l'apprendre.

Aux Esprits forts, aux Libertins ?

Les uns ne demanderont pas mieux qu'une
pa-

pareille Doctrine, pour tourner la Religion en ridicule; & les autres, pour s'afermir dans leur Libertinage.

Aux Pyrrhoniens de profession, aux Esprits Sensés, table rase, qu'il y a parmi le commun des Chrétiens, qui sont en état de réfléchir & de juger sainement des choses?

Ne risque-t-on pas de jeter les premiers, du doute, dans une incrédulité totale, & d'embarasser les autres au point à ne plus savoir où ils en sont?

Au petit Peuple? Quel besoin en a-t'il? Ne pourroit-on pas dire, que le Peuple, par une foi implicite, est plus persuadé de l'Immortalité de l'Âme, telle que sur l'Autorité de l'Écriture Sainte, on la prêche dans les Chaires, sans entrer dans aucune discussion sur sa nature, que ne le sont, peut-être, une partie de ceux qui enseignent la Doctrine dont il est question?

Le dénombrement que je viens de faire étant parfait; il est évident, par ce que je viens d'exposer, que cette Doctrine, bien loin d'être nécessaire, ne peut être envisagée que comé fort dangereuse.

Je ne vois pas ce que l'on pourra opposer à ces réflexions si naturelles, si simples, si évidentes. Je sens bien que je ne serai point écouté de ceux qui ont pris parti pour cette Doctrine, & qui l'enseignent aux autres, ni de ceux qui l'ont adoptée par une foi implicite; mais j'en appelle au bon sens de tout le reste du Genre humain, bien entendu qu'il veuille juger en connoissance de cause, & je suis persuadé que je ne pourrai en être dédit.

La Pièce la plus forte que j'aie à produire, pour prouver mon Système sur la nature de nôtre Être, & en particulier sur celle de nôtre Âme, consiste dans les Expériences faites par Mr de la Peyronie,

& rapportées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1741. page 199. & suivantes.

Cet habile Observateur prouve par plusieurs Experiences, que l'Ame ne réside pas dans le Genre nerveux, ni dans toute la Substance du Cerveau; que ses fonctions ne dépendent point du Cervelet, de ses Péduncules, de ses Cordons, des Nates, des Têtes, de la Glande pineale, des Corps cannelés, des Couches des Nerfs optiques; qu'elles ne paroissent pas moins independantes des Croutes, Cordons ou Filets de la Substance médulaire qui environent l'Anus & la Vulve; de la baze de la Moëlle allongée, & enfin de la Substance corticale du Cerveau; puisque ces Substances peuvent être alterées, détruites, ou enlevées, sans aucune lésion dans les fonctions de l'Ame.

Il ne reste donc que cette partie que Mr. de la Peyronie ape'le *Corps Calleux*. * „ Nous sommes „ affés assurés, dit-il, par des Observations constan- „ tes, que cette partie n'est jamais alterée, que „ les facultés de l'Ame ne soient troublées ou „ abolies.

Parmi plusieurs Observations qu'il rapporte pour prouver sa Thèse, en voici une qui me paroît la plus forte & la plus frapante.

„ Une blessure qu'un jeune Home de seize ans „ reçût à la Tête, dit-il, lui dona un abcès dans „ le Cerveau, dont le pus pesoit sur le Corps „ Cal-

* *Petit Corps blanc, un peu fermé & oblong, que l'on découvre, quand on éloigne les deux Hémisphères l'un de l'autre; leurs faces internes étant contigues & simplement couchées sur lui par leurs bords inférieurs.*

» Calleux ; ce qui au bout de trois jours lui fit
 » perdre la vûe d'un œil , & en même tems l'usage
 » presqu'entier de tous les sens , & il tomba dans
 » un assoupissement & un affaïssement absolu de
 » tout le Corps.

» Dès que le pus qui pesoit sur le Corps Calleux
 » fût vidé , l'assoupissement cessa , la vue & la
 » liberté des sens revinrent : Les accidens reco-
 » mençoient à mesure que la cavité se remplissoit
 » d'une nouvelle supuration , & ils dispaïsoient
 » à mesure que les matieres sortoient. L'injection
 » produisoit le même effet que la présence de la
 » matière : Dès que j'en remplissois la cavité , le
 » Malade perdoit la raison & le sentiment , & je
 » lui redonois l'un & l'autre , en pompant l'in-
 » jection par le moyen d'une seringue. Je crus
 » apercevoir plusieurs fois , qu'en abandonnant sur
 » le Corps Calleux le Menigophylax (espèce de
 » sonde) à son propre poids . les accidens se re-
 » nouvelloient , & qu'ils dispaïsoient dans l'ins-
 » tant que je le retirois. Au bout de deux Mois ,
 » le jeune Home fût parfaitement guéri ; il eût la
 » Tête entièrement libre , & ne ressentit plus la
 » moindre incomodité , quoi qu'il eût perdu une
 » portion très considérable de la Substance du
 » Cerveau

Cette Observation confirme toutes les autres , & établit le siege du sentiment dans le Corps Calleux. Presque toutes ces Observations font voir , que la seule pression sur le Corps Calleux à cause la suspension du sentiment & l'usage de la raison.

Qu'en dirai-je maintenant ?

Je dirai , que le Corps Calleux & ce qui y est contenu est au corps visible & palpable de l'Home, ce que lui sont les Organes des Cinq Sens extérieurs ; & dans

ce cas il n'y aura point d'autre différence entre l'Homme & les autres Animaux, que le plus ou le moins par rapport à la faculté de sentir & de penser; qu'aucun Philosicien raisonnable ne refusera aux Brutes.

Où le Corps Calleux renferme le sujet d'inhérence de la vie, de la faculté de sentir & de penser; d'agir & de pâtir, cette Ame immortelle qui nous distingue de tous les autres Êtres animés qui existent sur notre Globe; * & dans ce cas l'Ame ne peut-être que telle que je la désigne dans mon Système; je veux dire, une petite Machine matérielle, invisible & impalpable; puis qu'il est évident, que la pression, par contre coup s'entend; & son effet, suposent de toute nécessité un contact ou un atouchement réel & physique, & qu'il sera éternellement vrai, qu'il n'appartient qu'à ce qui est corporel de toucher & d'être touché.

*Tangere enim est tangi, nisi Corpus
Nulla potest res.*

Que peut-on opposer ou qu'oposera-t-on à ce raisonnement? Des subtilités scholastiques, des subtilités à faire pitié à tout Homme tant soit peu sensé & non prévenu.

Je dirai donc encore, qu'il faut opter entre les quatre partis que je vais proposer.

1°. Qu'il faut penser comme font certains Philosophes: *Tout ce que je sais est, que je suis Corps, ou que j'ai un Corps & que je pense.* Il est aisé de

* Le simple bon sens peut nous apprendre, qu'attribuer de semblables Ames aux Bêtes; seroit une des plus grandes abstraités.

de se représenter la conséquence que ces Philosophes tirent de ce Principe.

2°. Ou il faut adhérer à mon Système sur la nature de nôtre Ame. J'espère qu'on ne me contestera pas, que, s'il ne peut fermer la bouche aux Esprits forts & aux Libertins, guérir les Pirrhoniens de bonne foi de leurs doutes, & être parfaitement compris de tous les autres; il ne sauroit du moins produire aucun mauvais éfet sur aucune des parties (désignées dans le *Precis*) dont le Genre humain est composé.

3°. Ou il faut nous donner un autre Système plus plausible que le mien & que tous ceux qui l'ont précédé;

4°. Ou il faut, sans entrer dans aucune recherche sur la nature de nôtre Ame, s'en tenir uniquement à la Révélation, qui nous apprend, que, quelle que soit l'Essence de cette partie plus noble de nous mêmes, elle est distincte du Corps grossier & qu'elle doit exister éternellement.

Je ne voi pas qu'il y ait d'autre parti à prendre. Ce n'est pas aux Auteurs & aux Partisans des autres Systèmes, ni à moi; mais au Lecteur non prévenu, & qui est d'ailleurs en état de juger, à décider là-dessus.

Je ne saurois m'empêcher d'ajouter encore à ce que je viens d'exposer, que je n'ai que trop de raisons pour craindre, que ma mauvaise santé & mon âge très avancé, ne me permettent pas de remplir cette Esquisse, que je donne au Public. Les matériaux en sont à la vérité prêts; mais comme je viens de dire, je doute fort qu'il me reste assez de santé & de vie, pour rédiger dans un ordre convenable, toutes les idées, j'ose dire immenses, qui se sont présentées à mon Esprit, & qui
pour-

pourront s'y présenter encore, tant pour les cinq Differtations dont il est fait mention dans ce Précis, que pour les diférens Theorèmes à prouver.

Dans cet état j'ai crû ne pouvoir me dispenser, de doner, à tout événement, au Lecteur qui pourra goûter ce Précis & la matière que j'y traite. & qui cherche de s'en instruire à fond; de doner, di-je un avis, que je puis assurer être très desintéressé de ma part, & qui est, de recourir au premier Essai de mon Système de Philosophie *Concernant la nature des Etres spirituels en général*, imprimé en cette Ville avec approbation, en IV. Volumes grand 8°. 1742.

Posant ce Précis pour baze de ses réflexions, & jettant ensuite les yeux sur cet Ouvrage, le Lecteur judicieux ne tardera pas à percevoir, ce qu'une Méditation plus mûre, fruit des Objections que plusieurs Savans du premier ordre, daignèrent me faire sur quelques endroits de cet Essai, a produit dans cette dernière Pièce; & en appliquant les changemens que j'ai faits & les éclaircissemens que j'ai donés à ce qui est contenu dans le grand Ouvrage, il trouvera de quoi se satisfaire sur ce qu'il convient de penser raisonablement, tant sur la nature de l'Homme en général, que sur celle de son Ame en particulier, dont il s'agit principalement, de même que sur plusieurs autres questions importantes relatives à cette matière, & qui sont ampement discutées dans ces quatre Volumes.

Les Libraires à qui l'on pourra demander le premier Ouvrage, pourront, s'ils veulent, s'adresser au Sieur Boyve, Imprimeur & Libraire en cette Ville, qui, aux Conditions acoutumées, leur en fournira du reste des Exemplaires qui sont entre ses mains, & en celles de ses Correspondans en diférens endroits.



PARAPHRASE

*Raisonnée du Discours de JEAN BATISTE,
Matth. III. 7-12.*

ON a vû dans le Mois précédent de ce Journal, que la Prédication de *Jean Batiste*, rapportée dans le III. Chap. de *St. Matthieu*, ne s'adressoit pas directement aux Pharisiens, come on le croit ordinairement, & qu'ils étoient là pour toute autre chose que pour recevoir le Batême. Il sera bon de suivre un peu ce Sermon; on jugera encore mieux qui il doit proprement regarder. Nous continuons à dire qu'il est adressé directement au Peuple qui venoit se faire batiser, mais nous ajoutons encore que cela n'empêche pas que les Pharisiens ne pussent se faire l'aplication de quelques endroits, & il n'y a presque pas lieu de douter que ce ne fût l'intention de *Jean Batiste*.

Pour bien entrer dans l'esprit de ce Discours, il faut se rapeller le caractère de celui qui le prononça. On fait qu'il vivoit d'une manière retirée, & loin du comerce des Villes. Son genre de vie étoit assez austère & pour
la

la nourriture & pour la manière de s'habiller. Il imitoit les anciens Prophètes, & entr'autres *Elie*, dont il paroissoit être une fidèle Copie, sur tout du côté du zèle & de la fermeté à reprendre les Pécheurs : Tout cela annonce beaucoup de sévérité dans le Prédicateur.

Bien différens des Orateurs ordinaires, il se montre sévère même en commençant son Discours. Il débute par une âpre Censure, & par une Apostrophe des plus vives contre ses Auditeurs. Quand ce Saint Home parût en Judée, on y remarquoit une grande corruption. Les Sacrificateurs, les Docteurs de la Loi étoient eux-mêmes fort dérèglés. Le gros du Peuple étoit fort vicieux, & ses Conducteurs ne l'étoient pas moins. Voilà de quoi justifier les fortes Censures que renferme cette Prédication.

Le début du Sermon n'est point celui d'un Orateur, qui cherche à flater son Auditoire & à gagner sa bienveillance. Il croit que ce seroit oublier son Ministère, que d'avoir une semblable complaisance. Il leur reproche dès l'entrée, qu'ils sont les Enfants de ceux qui dans les Siècles précédens, ont fait mourir les Prophètes, & il insinue assez clairement qu'eux mêmes ne sont pas trop éloignés d'être dans des dispositions semblables à l'égard
de

de ces Envoïés de Dieu. C'est ce qui est renfermé dans le titre odieux de *Race de Viperes*, qu'il leur done d'abord. Paroissant sur le pié de Prophete, ce reproche convenoit assez dans sa bouche. Mais come il a été remarqué précédemment, c'est la présence des Pharisiens, qui engage *Jean Baptiste* à prendre un ton si sévère. Son intention secrette est, que ceux de cette Secte, qui l'écoutoient, partagent avec le Peuple la dure Epithète de *Race de Vipères*. C'est même à eux qu'elle convenoit le mieux, & J. C. la leur applique directement dans l'Evangile *.

¶ 7. *Engeance de Vipères, qui vous a suggéré la pensée de fuir la colere à venir?*

Voici, ce me semble le sens de ces paroles.
 „ Qui vous a conseillé de venir recevoir le
 „ Batême de moi, come un moien de vous
 „ garantir des terribles calamités, qui doi-
 „ vent tomber sur la Nation? Qui est-ce
 „ qui vous a portés à faire cette démarche?

Mais quand on examine cette Interrogation d'une manière un peu plus attentive, il n'est pas difficile d'y entrevoir une forte ironie contre les Pharisiens. „ Seroit-ce les Pha-
 „ risiens que je vois ici présens, veut-il dire;
 „ seroit-ce vos Conducteurs, vos Maitres
 „ spirituels qui vous ont conseillé cet expé-
 „ dient,

* Matth. XXIII. 33.

» dient, come devant vous être salutaire ?
 » Vous ont-ils déterminé à venir recevoir
 » mon Batême, pour vous mettre à cou-
 » vert des Jugemens de Dieu ?” Leurs Doc-
 teurs étoient si éloignés de leur conseiller
 cette démarche, qu’ils avoient là actuelle-
 ment des Députés, pour venir informer de
 ce Batême, & de ce concours du Peuple qui
 s’y rendoit en foule. Les Pharisiens, char-
 gés de cette Comission, n’étoient là que pour
 traverser *Jean Batiste* & ses Adhérens.

§. 8. *Faites donc des Fruits convenables à
 la Repentance.*

Il y a beaucoup d’aparence, come je l’ai
 remarqué précédemment, que plusieurs de
 ceux qui venoient se faire batifer par *Jean*,
 croioient que cette Cérémonie, acompagnée
 de quelque mouvement de repentir, éfaceroit
 leurs péchés, & désarmeroit la Justice divine.
 La dévotion des Pharisiens étoit toute exté-
 rieure, & il pouvoit y avoir parmi le Peuple
 bien des gens imbus de ces mauvais princi-
 pes. *Jean Batiste* leur dit donc, qu’il ne fufit
 pas de recevoir le Batême pour éviter les
 châtimens qui les menacent; mais qu’ils doi-
 vent travailler sérieusement à réformer leurs
 mœurs, & faire à l’avenir des actions affor-
 ties aux mouvemens de repentir qu’ils té-
 moignoient.

En

En matière de Conversion, les Hommes ont toujours eu beaucoup de penchant à se tromper eux-mêmes. Quelle est donc la Règle sur laquelle on peut asséoir un jugement certain de son état? Il ne faut s'arrêter ni aux paroles, ni aux sentimens, mais examiner les actions. „ Voulés-vous savoir, „ disoit St. Chrisostome, coment vous pourrés faire de dignes fruits de repentance? „ C'est en menant une vie toute différente de celle que vous avés menée auparavant. „ Avez-vous du bien d'autrui? Restituez-le, „ & faites ensuite des Aumônes de vôtre propre bien. Avés-vous pris des plaisirs défendus? Absténés-vous même de ceux qui pourroient vous être permis. Avés-vous fait quelque tort à vôtre Prochain, „ par vos paroles ou par vos actions? Réparés le par des bienfaits & par de bons offices.

St. Paul avoit donné un Précepte semblable aux Romains, ou plutôt une Règle pour bien juger de la sincérité & de la réalité de leur Conversion. Il veut que leurs Actions, depuis qu'ils ont embrassé le Christianisme, soient tout autres qu'auparavant, il veut même qu'elles y soient entièrement opposées. Il leur dit qu'au lieu que précédemment ils ont fait servir leur Membres pour être des instru-

instrumens d'iniquité , ils doivent à l'avenir les faire servir à la justice *. „ Come jusqu'ici ,
 „ leur veut-il dire , vous avés fait ser-
 „ vir & ce que vous êtes , & ce que
 „ vous avés , à l'impieté & à l'injustice ,
 „ pour comettre de mauvaises actions ,
 „ faites le servir désormais à la justice & à
 „ la pieté , pour mener une vie sainte. Jus-
 „ qu'ici il n'y a rien eu en vous qui n'ait
 „ prété son Ministère au vice , qu'à l'avenir
 „ il n'y ait plus rien qui ne serve d'instru-
 „ ment à la Vertu. Vous avés , par exem-
 „ ple , abusé de vos Richesses pour conten-
 „ ter vos passions , que la matière de vos ex-
 „ cès devienne celle de vos Aumones. Ce
 „ que le luxe & la débauche absorboient
 „ auparavant , il faut que la Charité le dis-
 „ tribue. ” St. Paul en donnant cette Règle
 aux Romains nous a doné en même tems le
 véritable Comentaire de cette Exhortation
 de Jean Batiste , *Faites donc des Fruits con-
 venables à la Repentance.*

¶ 9. *Et ne prétendés pas dire en vous-mêmes , C'est Abraham qui est nôtre Père.*

Les Juifs étoient fort jaloux de la qualité d'Enfans d'Abraham. Ils se vantoient continuellement de cette glorieuse origine. Qu'est-ce qui faisoit la noblesse de ce Peuple? Qu'est-ce qui le distinguoit si fort de toutes

les autres Nations ? C'est qu'il descendoit de ces grands Patriarches Abraham, Isaac & Jacob, dont Dieu se disoit le Dieu d'une manière particulière, de ces Patriarches dont la Postérité devoit donner au Monde son Rédempteur. De là naissoit dans les Juifs la haute idée qu'ils avoient de la noblesse de leur extraction; de là cette affectation de remonter si souvent à cette illustre Tige. Ils ne parloient d'autre chose que de leur origine, qui les rendoit les Enfants des promesses, la Race sainte & choisie parmi tous les Peuples. Rien donc de plus à propos que cette Réflexion de Jean Batiste, appliquée au Peuple Juif en général: *Ne prétendez pas vous confier trop sur votre qualité d'Enfans d'Abraham.* Mais rien de plus déplacé ni de moins convenable, si on la veut appliquer en particulier à la Secte des Pharisiens, comme on le fait ordinairement. Ils se faisoient valoir, ils s'en faisoient acroire, non par ce qui distinguoit les Juifs des autres Peuples, mais par les endroits qui distinguoient leur Secte en particulier du reste de la Nation. Ils prétendoient être ce qu'il y avoit de plus saint & de plus choisi. C'est donc au Peuple en général à qui Jean Batiste adresse cette exhortation, *Ne croiez pas être les Objets de l'amour de Dieu & de ses bienfaits, simple-*

ment; parce que vous êtes descendus d'Abraham.

Les Juifs présomptueux s'imaginoient que Dieu étoit fort intéressé à leur conservation, parce qu'il n'y avoit aucune autre Peuple qui le conut pour le servir. Il ne s'étoit révélé qu'à la Postérité d'Abraham. Jean Batiste va dissiper cette illusion, *Je vous déclare que de ces Pierres, Dieu peut faire naître des Enfans à Abraham.*

Aparemment Jean montrait du doigt quelques Rochers du Désert. Dieu aiant formé le premier Homme du Limon, il pouvoit de même en former d'autres de ces Pierres, qui étoient actuellement sous leurs yeux. C'est là une figure vive, & marquée au coin de la vraie éloquence. Sa pensée revient à ceci, *Dieu saura bien se former un Peuple en votre place, qui imitera avec plus de soin que vous, la foi & la vertu d'Abraham.* Le Précurseur du Messie insinue déjà par là la Vocation des Gentils, dont l'incrédulité des Juifs fut l'occasion. Il veut leur faire entendre qu'il n'y a de véritables Enfans d'Abraham, que ceux qui imitent la foi & la piété de ce Patriarche, & que Dieu peut lui en susciter de tels parmi les Nations les plus barbares, celles qui paroissent les plus éloignées de son Alliance. Mais c'est au Peuple Juif qu'on doit tenir

un semblable langage, & non à une Secte particulière d'entr'eux. Et c'est bien là l'intention du Prédicateur.

✓. 10. *La Coignée est même déjà mise à la racine des Arbres. Tout Arbre donc qui ne porte point de bon fruit, sera coupé & jetté au feu.*

C'est ici une figure empruntée de l'Agriculture & qui a aussi beaucoup de vivacité. Quand on a un Arbre qui ne fait point de fruit, ou qui n'en donne que de mauvais, on le coupe pour en faire du feu. Jean Baptiste dit aux Juifs qu'ils font dans le cas d'un Arbre infructueux, que son Maître se dispose à couper. On voit assez que c'est une Prédiction de la ruine de Jérusalem, de son Temple, & de la Nation entière qui arriva 40. ans après la mort de J. C.

Il semble que si ces menaces s'adrescoient directement aux Pharisiens, selon le préjugé vulgaire, Jean Baptiste auroit dû leur faire craindre quelque punition qui les auroit regardés en particulier. S'il y a dans un Arbre quelques branches de bois mort, on les retranche, mais on ne coupe pas l'Arbre entier, & ici on se dispose à couper l'Arbre même, & pour cela *la Coignée est déjà posée à la racine.* C'est que Jean parle au Peuple qui l'écoute, & qui représente la Nation entière,

✓. II. *Pour moi je vous batise d'eau, pour vous porter a vous convertir. Mais celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, & je ne suis pas digne de lui porter les souliers. Il vous batifera du Saint Esprit & de feu.*

On étoit alors dans l'attente générale de la venue prochaine du Messie. Jean avertit de bonne heure, que ce n'est pas lui qui est ce Libérateur promis, que cet honneur appartient à un autre qui lui étoit autant supérieur qu'un Maître l'est au moindre de ses Serviteurs. Il déclare qu'il n'étoit pas digne de lui rendre les Services les plus vils & les plus bas.

Mais ceci ne s'adresse point aux Pharisiens, je ne saurois assez le répéter. Cette Réponse n'est pas encore celle qu'il devoit faire aux Députés de la Sinagogue Elle viendra dans la fuite. Celle-ci est pour le Peuple. St. Luc le marque clairement. *Come tout le Peuple étoit en suspens, dit-il, & que chacun pensoit qu'il pourroit bien être le Christ, il leur dit, Pour moi, je vous batise d'eau, mais il en vient un qui est plus puissant que moi, & le reste **.

Plusieurs auroient pû croire, qu'il ne faloit pas chercher le Messie ailleurs que dans la Personne même de Jean. Il les désabuse au plûtôt, & il prend soin d'écarter cette pensée.

Pour

* Luc. III. 15.

Pour moi je vous batise d'eau, mais le Messie qui va paroître bientôt, vous batisera du St. Esprit & de feu.

„ Le Batème que je vous administre,
 „ veut-il dire, n'est qu'une ablution exté-
 „ rieuse, une action simbolique pour exci-
 „ ter des idées de Conversion dans vôtre
 „ Esprit. Celui qui vient après moi vous
 „ conférera un Batème plus efficace, il vous
 „ procurera les dons du St. Esprit, qui puri-
 „ fieront vos Ames.

Il vous batisera de feu. On croit ordinairement que ce mot est ajouté pour exprimer l'efficacité du S. Esprit. On prétend que Jean Baptiste veut dire, que le Batème conféré par le Messie, ne seroit pas une simple Cérémonie faite sur les Corps, mais qu'il communiqueroit les dons du St. Esprit, qui come un Feu fort actif, pénétreroit jusqu'au fond des Ames, & les purifieroit de toutes leurs souillures. Il a en vûe, dit-on, l'effusion des dons miraculeux qui se fit le jour de la Pentecôte, & où l'on vit des flammes en forme de *Langues de feu.*

Mais *Olearius* l'entend autrement. Il croit que le *St. Esprit*, & le *Feu* marquent ici des choses fort différentes, & même entièrement opposées. Selon lui, il faut entendre par le Feu, la dernière désolation de l'Etat des Juifs,

& l'embrasement de leur Capitale. Jean Bap-
tiste venoit de prendre le mot de *Feu* dans
un sens de rigueur, dans le *ŷ.* précédent.
Tout Arbre infructueux, avoit-il dit, *va être
jetté au feu.* Il s'agit là visiblement d'un Feu
destructif. De même dans le *ŷ.* suivant. *Il
brulera la paille dans un Feu qui ne s'éteint
point.* Il ne faut pas se laisser imposer au mot
de *Batème*, come si ce terme devoit toujours
marquer des choses favorables. Les plus
grandes afflictions sont souvent appellées un
Batème dans les LXX: On fait ce que disoit
J. C. aux Fils de Zébédée, *Vous serés batisés
du même Batème que moi**, pour leur prédire
qu'ils souffriroient come lui, une mort vio-
lente.

Cyrille d'Alexandre a pris ce mot de *Feu*
dans le sens de rigueur, & voici qui semble
prouver qu'il faut l'entendre de cette manié-
re; c'est que St. Marc, qui ne fait point pré-
dire à Jean Bap-
tiste les malheurs de la Judée,
lui fait dire simplement, *Il vous batisera du
St. Esprit**.* Mais St. Matthieu & St. Luc
y ont ajouté le *Feu*, parce que l'un & l'autre
ont raporté les menaces de Jean.

Ces deux mots ne doivent donc point être
 joints come s'ils n'excitoient qu'à peu près
 la

* Matt. XX. 22.

** Marc I. 8.

la même idée. Au contraire il faut les regarder come en oposition, & faisant une alternative. Le Messie vous inondera, ou de ses graces, ou de ses chatimens, suivant que vous vous conduirés, veut dire Jean Batiste. Dans la suite il nous mène à cette alternative d'une manière à ne pouvoir pas nous y méprendre; *Il séparera le Blé de la Paille*, dit-il. L'un fera ferré dans son Grenier, & l'autre jetté au feu.

Il nous le représente come se servant d'un *Van* pour faire cette séparation, *ψ. 12. Il a son Van à la main.* Les Prophètes s'étoient déjà servis de cette image, & c'est d'eux que le Précurseur du Messie l'a empruntée. *Il nétoiera entièrement son Aire*, ajoute-t'il.

Il y a quelque différence entre le *Van* des Anciens & le nôtre. Nous apellons *Van* un Instrument d'Osier, qui nous sert à purger le Blé, en secoüant & agitant assez long-tems le Van en différens sens. Par ce mouvement on vient à bout de nétoier le Froment, & d'en ôter les immondices. Cela ne se faisoit pas tout à fait de la même manière chez les Orientaux, parce qu'ils ne batoient pas le Blé dans des Granges come nous. Cette opération se faisoit dans ce qu'ils apelloient une *Aire*.

L'*Aire* est un lieu en plein air, où l'on bat le grain & où l'on le sépare de sa paille.

Dans tout l'Orient & en particulier dans la Palestine, les Aires étoient un Terrain batu, durci, aplani, & préparé exprès pour cet usage. Les anciens Auteurs, qui ont fait des Traités d'Agriculture, nous marquent exactement la manière dont on faisoit ces Aires. On y amassoit les Gerbes pour les y battre, non avec des Fléaux come nous, mais on les faisoit fouler par des Chevaux, ou par des Bœufs. Quelquefois aussi on faisoit rouler dessus des Traineaux, ou des espèces de Chariots fort bas, & dont les roues étoient fort épaisses. Quand le grain étoit batu, on enlevoit la grosse paille, qui avoit son usage, mais la menue paille réduite en poussière, étoit jettée au Vent par le moien d'une Pelle, & le bon grain retomboit dans l'Aire. Enfin on la n'étoit, & ces menües pailles emportées par le vent, mises dans un monceau come des balaiures, étoient consumées par le feu. Il est absolument nécessaire d'avoir une idée de ces Usages Orientaux, fort différens de ce qui se pratique dans nos Campagnes, si l'on veut bien entendre les allusions que l'Écriture y fait dans plusieurs endroits, & sur tout ces menaces de Jean-Batiste.

Quelques Critiques, entr'autres le Père Simon, auroient voulu qu'on n'eut point
em-

employé ici le mot de *Van*, mais simplement celui de *Pelle*, qui exprime mieux la manière de séparer le grain d'avec la bale chez les Juifs. Le Père *Bouhours* reprend encore une autre chose dans la plûpart de nos Versions. Il blâme celle de *Port Roïal* & celle de *Genève* qui ont traduit, *Il a le Van à la main*. La faute, selon lui, consiste en ce qu'un Instrument à vaner se tient toujours des deux mains, & non avec une seule. Mais n'en déplaise à ce Puriste, sa Critique n'est point juste. Si Jean Batiste avoit représenté le Messie come séparant actuellement le bon grain de la bale, la Critique du Jésuite seroit fondée. Il y faloit les deux Mains, soit que ce fut un Van, avec une double anse, ou une simple Pelle. Mais le Messie n'étoit pas encore entré dans les fonctions de sa Charge, Jean Batiste le dépeint seulement come se disposant à faire cette séparation. L'image est donc fort juste en le peignant come aiant simplement cet Instrument à la main. Pour faire encore mieux sentir, que la Critique du Jésuite sur la Version de *Mons* & sur la nôtre, est une pure chicane, suposons que quand Jean Batiste a menacé les Arbres infructueux, il eut dit come ici, *Il a la Coignée à la main*, nôtre Censeur auroit pû remarquer de même, qu'il faut les deux Mains pour ma-

manier une Hache, & rien n'auroit été plus mal à propos que cette Remarque, parce que le Messie est représenté come se préparant à couper cet Arbre, & non pas encore come y travaillant actuellement.

Ces petites remarques sur les expressions aident à bien entendre les menaces de Jean Baptiste. Cette comparaison de l'Aire que l'on nétoie, & des menues paille, que l'on brule au feu qui ne s'éteint point jusqu'à-ce qu'elles soient entièrement consumées, est une prédiction du sort des Juifs. L'Histoire de ce Peuple nous aide aussi beaucoup à entendre ces menaces, en nous faisant voir l'accomplissement. A la ruine de Jérusalem on put remarquer la séparation du bon grain d'avec-la mauvaise paille. Les Chrétiens qui avoient reconu le Messie, & qui s'étoient convertis, trouvèrent un azile dans la petite Ville de *Pella*, & le reste des Juifs périt de la manière la plus tragique. L'Arbre infructueux fut coupé & jetté au feu come la bale. Avant cette catastrophe la Nation Juive avoit bien éprouvé quelques chatimens, mais on peut dire qu'ils n'avoient ataqué que quelques branches de l'Arbre; mais quand l'Empereur *Tite* vint assiéger la Capitale, *la Coignée fut mise à la racine*, & l'Arbre fut coupé par le pié.

Jé-

Jérusalem fut prise & presque réduite en cendres. La Nation fut en partie détruite, en partie dispersée de tous les côtés, sans qu'il y ait jamais eu de retour.

Il ne faut donc plus être surpris si un Prédicateur, ou plutôt un Prophète, qui avoit à annoncer de si terribles fléaux, le prend sur un ton si haut, sur le ton menaçant des anciens Envoies de Dieu. Il parle durement aux Juifs, il leur fait les reproches les plus acablans. C'étoit un *Boanerge*, un Fils du Tonnerre. Ses paroles étoient autant de foudres, qui abatoient les Pécheurs à ses pieds. *St. Basile* lui applique d'une manière fort ingénieuse, un endroit du Pseaume XXVII. où le Prophète dit, que *la Voix de Dieu tonne sur le bord des Eaux, ébranle tout le Désert, & renverse les Cèdres*. Il parloit aux Grands avec la même fermeté qu'aux Petits.

Dom Calmet prétend que la véhémence de ce Discours produisit un effet bien singulier sur les Pharisiens & les Saducéens. Ils étoient venus vers Jean, dit-il, dans l'intention de se faire batiser, mais rebutés par la sévérité & l'âpreté de ses Censures, ils s'en retournèrent sans avoir reçu le Batême. Il est plus simple de dire, que s'ils ne furent point batisés, c'est qu'ils n'en avoient point eu le dessein.

Pour la Multitude qui étoit venue vers Jean avec de meilleures intentions, elle ne fut point blessée de sa sévérité. On a remarqué il y a long-tems, que le Peuple aime assez la Morale sévère, & qu'il fuit plutôt un Prédicateur rigide, qu'un autre qui débiteroit des Maximes trop adoucies, pour ne pas dire relâchées. St. Luc nous apprend que ces Troupes, après avoir ouï ce Discours si pressant de Jean Bapliste, en furent touchées, & lui demandèrent, *Que ferons nous donc ?**

Cet amas de Peuple, composé de toutes sortes d'états, se jette à ses piez, & lui demande instamment de le les conduire. Effrayés des Jugemens de Dieu, ils s'empressent à le questionner sur ce qu'il faut faire pour s'en garantir. Ce sage Directeur va donc leur montrer à présent le chemin du Salut. Il commence par leur prescrire les Oeuvres de charité & de miséricorde. *Que celui qui a deux Habits, dit-il, en donne un à celui qui n'en a point, & que celui qui a de quoi manger en use de même.*

On voit assez, que ce Précepte ne doit pas s'expliquer à la rigueur, ou que si l'on veut le prendre à la lettre, voici le sens qu'il faut lui doner, *Que celui qui a deux Habits, l'un qui*

* Luc III. 10.

qui lui est nécessaire, & l'autre superflu, done à son Frère qui n'en a point, celui dont il peut se passer. Il est bien permis d'en avoir plusieurs, s'ils sont nécessaires. St. Jérôme dit, que tout ce dont nôtre Corps a besoin pour le mettre à couvert de la rigueur des Saisons, ne doit être considéré que come un seul Habit. On peut donc avoir innocemment, Habit d'Été & Habit d'Hiver; de même Habit de Ville & Habit de Campagne. Un Prédicateur de Paris, pour n'avoir pas ainsi mitigé & expliqué ce Précepte, a été blâmé par un de nos Poetes modernes, qui le fait tomber en contradiction avec lui même*.

Jean

* L'Abé de Viliers dit, dans son Art de prêcher, qu'un Prédicateur avoit fortement déclamé contre le Luxe. Un bon Bourgeois fut touché du Sermon. Il rapporta à sa Femme que le Prédicateur avoit dit après St Jean Batisfe.

Il faut pour se sauver n'avoir qu'un seul Habit. Il en avoit deux; il chargea sa Femme d'en vendre un, & d'en porter l'argent à l'Hotel Dieu. La Femme trouva à propos d'avoir auparavant quelque explication là dessus avec ce sévère Moraliste Elle eut un peu de peine à lui parler, parce qu'il étoit distrait par plusieurs amusemens mondains. Elle vint enfin un matin pour ne le pas manquer. Un Valet lui dit,

Que pour aller aux Champs, Monsieur changeoit d'Habit.

Change d'Habit! dit-elle, Adieu je me retire,
Puis qu'il a deux Habits je n'ai rien à lui dire.

Jean Batisfe comence donc ses Règles de conduite par l'Aumone. Il veut que l'on donne aux Pauvres ce qu'on a de superflu. Ce qu'il dit du Vêtement & de la Nouriture, comprend tous les autres secours que le Prochain est en droit d'attendre de nous dans ses besoins. Après ce Précepte général, il donne ensuite à chacun des avis & des instructions convenables à sa condition & à son genre de vie.

St. Luc fait paroître différents ordres de gens, qui avec le Batême, viennent lui demander pour la suite une règle de vie. Ils mettent absolument leurs Ames entre ses mains, & ils sont prêts à exécuter tout ce qu'il leur prescrira. Les premiers que cet Evangéliste introduit sont des Publicains, des Fermiers, des Receveurs des Droits publics. Touchés de ses prédications, ils lui demandent comment ils devoient se conduire pour se procurer la faveur céleste. Il leur répond, qu'ils devoient sur tout se corriger des défauts d'inhumanité & d'avarice attachés à leur profession. Il leur défend d'user de rigueur sans nécessité, de rien exiger au delà de la taxe, & de rien retenir des Deniers publics qui passent par leurs mains.

Des Soldats lui aiant aussi demandé, Et nous, que devons-nous faire ? Il leur répondit,
N'usés

N'usés ni d'extorsion ni de fraude envers personne, & contentés vous de vos gages *. Il leur ordonne donc de se contenter de leur paie, sans piller, sans user de concussions. Il leur défend de violenter personne, pour extorquer ou de l'argent ou des provisions qui ne leur sont point dues. Rien de plus à propos que ces leçons. On fait assez combien ces sortes de gens sont sujets à abuser de la force qu'ils ont en main, pour piller sans scrupule, & prendre par tout. L'exhortation faite aux Publicains n'étoit pas moins nécessaire, puis que là plupart de ceux qui ont embrassé cette profession emploient toutes les véxations imaginables pour acabler le Peuple.

Voilà donc de différens ordres de gens qui viennent demander à Jean Batiste des leçons pour leur conduite spirituelle. Si avec ces Soldats & ces Publicains, qui après avoir reçu le Batême, venoient se soumettre à la direction de ce Saint Home, il y eut aussi des Pharisiens qui se fussent fait batifer, St. Luc devoit les introduire de même disant avec les autres, *Et nous que ferons nous?* Mais on ne les entend point faire de Question semblable. C'est qu'ils n'étoient là, ni pour se laisser diriger par Jean, ni pour recevoir son Batême. Ils n'y étoient venus que pour le
con-

* Luc III. 14.

contredire, pour blamer ses Discours & ses Actions.

Dans l'arrangement que j'ai donné au récit des différens Evangélistes, j'ai établi qu'après que des Pharisiens eurent oui cette Prédication, ils s'aquitèrent de la Comission dont ils étoient chargés. St. Jean nous en rend raison d'une manière fort circonstanciée. Il s'agissoit d'abord de savoir s'il ne se donoit point pour le Messie. *Il le déclara, & ne le nia point; Il le protesta hautement en ces termes, Je ne suis point le Christ**. Je me fers ici de la Version de Berlin, mais il me semble qu'il y a quelque chose à dire à ce tour de phrase, *Il ne le nia point*. C'est quelque chose de bien rude dans nôtre Langue que cette façon de parler. *Il ne nia point qu'il n'étoit point le Christ*. Il y a plus, c'est que je crois que cette Version, si estimable d'ailleurs, n'a pas rendu ici la pensée de l'Evangéliste. Ces mots, *il ne le nia point*, qui semble une répétition inutile, ne sont plus tels dans l'Original. Ils y excitent une idée nouvelle, & ajoutent une circonstance fort essentielle, mais ils se rapportent à un autre tems que celui de la Députation. L'Evangéliste a voulu dire, que dans cette occasion, Jean Bapliste déclara qu'il n'étoit point le Messie, & que
dans

* Jean I. 20.

dans la fuite il n'a point désavoué ce témoignage, & qu'il a toujours été uniforme là dessus. La Nouvelle Version de Geneve fait bien sentir la constance de ce témoignage. *Il confessa, & il ne l'a point désavoué, il confessa qu'il n'étoit point le Christ.* Cela exprime assez clairement, que dans toutes les occasions Jean a persisté dans sa première déclaration, ce qui est la pensée de l'Évangéliste, que très peu d'Interprètes ont sentie.

Ces Députés pressèrent Jean Batiste, & lui firent de nouvelles Questions. Ils lui demandent s'il est *Elie*, ou s'il se donne pour Prophète. *Il répond que non.* L'Évangéliste nous apprend que ces Députés étoient des *Sacrificateurs & des Léuites **, par conséquent jaloux des droits du Clergé & intéressés à les défendre. Ils viennent donc faire des informations sur ce concours de Peuple qui se faisoit batiser par Jean, *Pourquoi batisez-vous,* lui disent-ils, *si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni un autre Prophète **?*

On le regarde come un Homme qui veut s'ériger en Chef de parti, & le Batême qu'il administre à ses Disciples, come en étant le signal. Quoi que Jean fut d'une Famille Sacrdotale, on ne le juge pas pour cela autorisé à entreprendre sur la Discipline Ecclésiastique,

C c

* Jean I. 19.

** v. 25.

fiatique, & moins encore à le faire sans permission. Le Grand Conseil se pique de maintenir l'ordre dans l'Eglise.

Ces Députés lui font donc des Questions pressantes. Ils lui demandent quels sont ses titres, quel droit il a d'enseigner, quel est son dessein en administrant le Batême, s'il se propose d'établir une nouvelle Secte? Le seul titre qu'il se donne, c'est celui de Précurseur du Messie, qui va paroître incessamment. Il dit que son Emploi est d'en être le Messager & le Héraut, qu'en cette qualité il exhorte les Juifs à devenir gens de bien, pour se disposer par là à le recevoir, que le Batême qu'il administre est une Action symbolique, qui n'a d'autre but que de faire sentir d'une manière frappante, la nécessité de changer de conduite.

J'ai crû qu'en finissant je devois un peu m'étendre sur cette Députation, qu'on peut regarder come la Clé de ce que St. Matthieu a interjetté des Pharisiens, dans le III. Chap. de son Evangile, & à qui presque tous les Interprètes avoient attribué un dessein bien différent de celui qui les amena vers Jean Bapliste.



E X T R A I T

D'une Lettre concernant Mad. la Marquise
DU CHATELET.

Vous avez appris la perte que la belle Galanterie & la République des Lettres ont faite en la Personne de la célèbre Marquise *Du Châtelet*, morte à *Luneville* en *Lorraine*, entre les bras du Marquis son Epoux. Cette Dame s'étoit en éfet signalée dans cette double Carrière. Elle étoit entrée, dans la première, dès le Printems & à la fleur de son âge, tems marqué pour cela par la Raison, par l'Usage & par la Nature; mais revenue de ces vains & frivoles amusemens, elle donna dans le Bel-Esprit & dans les Sciences. La fréquentation des Gens d'esprit & de savoir devint sa passion dominante. Mrs. *de Maupertuis*, *de Voltaire* & plusieurs autres Savans eurent toutes ses inclinations; Mr. *de Voltaire* sur tout a conservé pour elle jusqu'à son dernier soupir, un attachement sur lequel la Médisance n'auroit pas manqué de babiller, si l'on ne savoit pas que cet Esprit universel n'a qu'une Ombre de Corps, dont

il est visible qu'une Femme galante ne s'acomodera jamais.

A la compagnie de ces Grands Homes, la Marquise *Du Châtelet* prit du goût pour les hautes Sciences ; j'entens celles qui ne sont pas ordinairement à la portée des Femmes, telles que sont la Géométrie, l'Algèbre, l'Optique, l'Astronomie, la Phisique & autres Sciences de cette espèce, dont les principes, aussi abstraits que difficiles, ne la rebutèrent point. Elle y fit au contraire de si grands progrès, malgré toutes les épines dont elles sont hérissées, que de simple Ecolière, elle devint bien-tôt Maitresse, & fit part de ses progrès au Public, dans plusieurs Ouvrages, qui parurent peu de tems après. Leur solidité fit dire d'abord & croire à bien des Gens, qu'elle n'y avoit d'autre part, que celle d'avoir prêté son nom à quelques Savans, qui en étoient les véritables Pères, & avoient voulu lui en faire honneur ; mais ceux qu'elle composa ensuite, & dont personne ne lui a plus contesté la propriété, firent conoitre aux Incrédules & aux Médifans, la véritable origine des premiers. C'est par ces Ouvrages, qui l'ont ocupée, nuit & jour, pendant près de vingt-ans, qu'elle est parvenue à se faire dans le Monde & dans la République des Lettres, un nom dont elle doit avoir été contente.

Quoi qu'il en soit des Ecrits, de l'Esprit & du Savoir de cette Dame, sa mort a appris au Public, que

*Ce noble & grand Génie,
N'a pas vaqué toujours à la Philosophie.*

En effet elle est morte des suites fâcheuses d'une Grossesse. Ce triste Evénement est le fruit d'une espèce d'Héroïsme féminin, que bien des Gens condamnent, & qui, selon moi, ne doit pas être assurément proposé, aux Persones du Sexe, come un exemple à suivre. Ce seroit le moien de les faire périr come cette Dame. Apprenez donc, que la Marquise, qui vivoit depuis quelque tems en Philosophe, a voulu braver en cette rencontre, à l'exemple des *Stoiciens*, des Maux que la Nature a rendus inévitables à toutes les Femmes, qui se trouvent dans l'état où elle étoit alors.

A peine eût elle mis au monde le petit Savant dont elle étoit enceinte, que voulant faire voir, qu'elle n'avoit pas moins de force dans le Corps, que dans l'Esprit, elle se mit à écrire & à continuer un Ouvrage philosophique, auquel elle travailloit depuis quelque tems. C'est ce qui a donné lieu à l'Epitaphe suivante, dont la malignité qu'on y entrevoit, fait le sel & le mérite.

Ici gît, qui perdit la vie,
 Dans le double Acouchement
 D'un Traité de Philosophie
 Et d'un malheureux Enfant.
 On ne sait précisément
 Lequel des deux l'a ravie.
 Sur ce funeste Evénement,
 Quelle opinion doit-on suivre ?
 ST. LAMBERT s'en prend au Livre,
 VOLTAIRE s'en prend à l'Enfant.

Il est des Loix dans la Nature, que l'on ne brave pas impunément. Malgré tout le Stoïcisme de Mad. Du Châtelet, son courage ne fût pas de longue durée. Il lui falût bien-tôt céder à la Fièvre & aux autres Accidens facheux, qui suivent d'ordinaire l'Acouchement, & que son Héroïsme déplacé rendit mortels.

Mr. de Voltaire étoit, dans ces tristes momens, chez le Marquis Du Châtelet. Ce grand Poete a été vivement touché de la perte de cette tendre Amie, & il a marqué ses regrets, dans diverses Pièces de Poésie *, en des termes aussi touchans, que ceux du fameux Chantre de la Thrace, à la mort de sa chère Euridice : Perfuadé que vous aurez déjà vû ceux

* Voyez les Vers inferés dans le Journal d'Octobre dernier, page 340.

ceux qui comencent par ces mots, *Un Sommeil éternel a donc fermé ces yeux &c.*, je ne vous envoie que les suivans.

VERS sur la mort de Mad. la Marquise
DU CHATELET.

QUOI! verrons nous toujours une simple
Mortelle

S'élever jusqu'à nous d'un vol audacieux?

Quoi! la Nature lui révèle,

Tous les Secrets qu'à peine ont éclairé nos yeux?

Ainsi parloient les Habitans des Cieux;

La Mort frappe aussi-tôt cet Objet qu'ils détestent.

Dans le deuil, dans les pleurs, les Humains sont
plongez.

Du Châtelet n'est plus; mais ses Ecrits nous
restent.

Impitoiables Dieux, vous n'êtes point vangez!

A U T R E S.

L'Univers a perdu la sublime Emilie :

Elle aimait les Plaisirs, les Arts, la Vérité,

Les Dieux, en lui donnant leur Ame & leur
Génie,

Ne s'étoient réservés que l'Immortalité.

Pour rendre à la Marquise Du Châtelet la

justice qu'elle mérite, j'ajouterai, que depuis plusieurs Années, il n'a point paru en France, ni peut être en Europe, de Femme qui ait fait plus d'honneur au Beau-Sèxe, par son Esprit & par ses rares Talens. Si elle n'alloit pas de pair avec tous nos plus grands Génies, elle les suivoit du moins à la piste. La République des Lettres a porté le deuil de sa morte; les Arts & les Sciences l'ont regrettée; tous ceux qui les aiment ont été sensibles à sa perte, & le Parnasse François a réenti de ses Éloges.

Son Savoir, ses Airs fiers, ses Manières un peu hautaines, lui avoient fait des Ennemis à Luneville, dans cet aimable Séjour où règnent la Modestie, la Simplicité & la Candeur, avec le Grand Prince qui y tient sa Cour. Les Vertus de ce Monarque firent sortir, il y a quelque tems, de la Veine poétique de Mr. de Voltaire, qui avoit accompagné la Marquise Du Châtelet & celle de Boufflers, les Vers que voici, qui furent fort goûtés.

AU ROI STANISLAS.

*Le Ciel, come HENRI, voulut vous éprouver :
La Bonté, la Valeur à tous deux fût comune ;
Mais mon Héros fit changer la fortune,
Que vôtre Vertu fait braver.*

A Madame la Marquise de BOUFLERS.

*Vos Yeux sont beaux, & vôtre Aime plus belles
 Vous êtes simple & naturelle,
 Et sans prétendre à rien, vous triomphez de nous.
 Si vous eussiez vécu du tems de Gabrielle,
 Je ne sai pas ce qu'on eût dit de vous ;
 Mais on n'auroit point parlé d'elle,*

Ces deux Portraits sont d'autant plus flatteurs, que dans le premier, le Roi STANISLAS y est mis en parallèle avec HENRI IV. un des plus Grands Rois de la Monarchie Françoisë; & la Marquise de Boufflers est mise, dans le second, au dessus de la fameuse Gabrielle d'Estrees, Maitresse de ce Monarque, qui étoit la plus belle Personë de son tems. Vous vous souvenez, sans doute, du Portrait, que le même Mr. de Voltaire en a fait dans le Chant IX. de sa *Henriade* : Jugez si la Marquise de Boufflers a dû être contente des Vers qui la regardent. Il faut avouer, que les Poetes sont plus galans que tous les autres Homes ensemble, lors que leur Esprit est une fois monté sur ce ton, que l'on peut dire que Mr. de Voltaire fait toucher avec une délicatesse admirable, qui lui est particulière.

Je suis &c.

A Paris le 30. Octobre 1749.



LETTRE

De Mr. D'ARNAUD, Agent Literaire de
S. M. Pruss. à Mr. T**** à Genève,

L'Épître que vous m'avez adressée; *Mon-*
sieur, est très bien écrite & m'a fait
beaucoup de plaisir; il ne me reste qu'à me
rendre digne de vos Eloges: Je vous dirois
volontiers come un certain Pape dont j'ai
oublié le nom: *Je sais qu'il n'y a pas un mot*
de vrai dans les choses flatteuses que vous me dites,
qu'en un mot je ne mérite point vos loüanges;
mais vous les donés si délicatement que j'aime à
les entendre; c'est un charme pour mes Oreilles
qui va souvent jusqu'à mon Cœur.

Je ne comprends pas coment il peut y avoir
des Esprits assez grossiers, pour ne pas aimer
la Poésie: Lors que je rencontre de ces Gens
durs & ineptes, je leur dis, *Croïez moi, vous*
êtes malades; purgés vous. Il n'y a pas cepen-
dant beaucoup de Persones, qui soient sen-
sibles à cette aimable harmonie, que je re-
gardé come l'Affiche d'une belle Ame. Qu'est-
ce que la Vertu, si ce n'est cet Esprit d'ordre
&

& d'harmonie, fans lequel le bien ne peut éxister? Mais je m'aperçois que je vous parle *Philosophie*, & qui plus est *Philosophie morale*, quand je devrois vous parler *Vers*,

*A vous, dont le Pinceau flatteur,
De nouveaux agrémens, embélit la Nature,
Nous peint l'Esprit sous les graces du Cœur,
Et nous fait aimer l'imposture.*

*Que les Muses toujours empruntent vos accens;
Elles auront des Dieux le sublime Langage:
La Raison sous vos mains prend des traits sé-
duisans,
Et les charmes du badinage.*

*T** le front orné des plus brillantes fleurs
Des Gressets, des Rousseaux, suivés toujours les
traces;
Chantés les doux Plaisirs, les Amours, & les
Graces,
Les Plaisirs innocens seroient ils des erreurs!*

Je ne faurois trop vous animer à travailler; Vos Ouvrages vous font honneur, & en font à votre Patrie; vous êtes dans le bon chemin; je vous dirai ce que l'Evêque de Rochester disoit aux Gens de goût, *Tu sapis Antiquitatem*. Il n'y qu'à profiter avec vous :
Je

Je lis & relis vôtre Lettre, qui me plait toujours d'avantage, mais je voudrois bien vous voir & vous entendre. Vous pouvés compter, *Monsieur*, sur une estime sincère de ma part, & sur une amitié éternelle. Je vous écris de cœur, sans que vous puissés me soupçonner de flaterie; je n'aime point à jouer le Rôle de Flateur; il est indigne de l'honête-Homme, d'un Homme qui est bien né & qui pense. On ne me verra jamais doner de l'encens à des Ecrivains médiocres, parce que j'ai toujours regardé la Médiocrité de l'Esprit come un Vice de l'Ame: Nôtre Maître *Rousseau* a très bien dit,

On ne verrés Sot qui soit honête Homme.

C'est une Maxime pour moi. Un Bel-Esprit subalterne est pis qu'un Sot, & souvent le peu de lumières qu'il a ne sert qu'à lui gater le goût.

*Pour toi, ne t'écartes jamais,
De ces chemins que tu nous traces:
Ainsi les Nasons, les Horaces
Ont rendu leurs Ecrits parfaits.
Sois leur Imitateur fidèle:
Réunis toutes leurs beautés:
Et de nos Neveux enchantés,
Sois, s'il se peut, l'heureux Modèle.*

Je trouve vôtre jugement sur *Racine* très juste & très éclairé; je trouve en éfet, come vous, que c'est un Poete excellent, & qui a tiré de la Langue & de la Poésie tout ce qu'on en peut tirer. A l'égard de *Rouffseau*, peut on trouver ailleurs une Versification plus riche & plus châtiée? Il est admirable, excepté dans ses Comédies, qui sont médiocres; mais quelle finesse & quelle naïveté dans ses Epigrammes, quelle élégance & quelle clarté dans ses Epitres, quel feu & quel sublime dans ses Odes! On va doner une nouvelle Edition de tous ses Ouvrages, où l'on tachera de surpasser celle qui est marquée de *Bruxelles*, mais qu'on assure être du *Louvre*, & qui est très belle. Je suis fâché qu'on puisse reprocher à ce Poete célèbre beaucoup de partialité. Je ne dirai rien de la manière dont il parle de *Voltaire*, qui cependant lui est supérieur à plusieurs égards; mais il y avoit entr'eux une Guerre ouverte, & on se croit en droit de ne pas ménager son Ennemi; mais que lui avoit fait *Fontenelle*, si respectable par sa probité, par la délicatesse de son Esprit, & par l'étendue de ses Connoissances? Il avoit pris, aussi bien que *La Motte*, qui avoit beaucoup d'Esprit, le parti de *Saurin*; faloit-il pour cela les décrier l'un & l'autre, & sacrifier la Vérité à la haine & à la vengeance?

On va aussi doner une nouvelle Edition du Livre excellent de Mr. de *Montesquieu*, ainsi que de l'Abregé Chronologique de Mr. le Président *Hainault*, Ouvrage si estimé, & si estimable.

Vous avés assurément trouvé la cause de la chute des *Lettres de Voiture*. Tout ce qui est affecté, & qui ne se soutient que par le clinquant de l'Esprit, n'a qu'un tems; il meurt, & est bientôt oublié; il n'en est pas de même du sentiment; il est de tous les Pais & de tous les Ages; voilà ce qui a rendu immortels les bons Auteurs de l'Antiquité. *Naturam intueri & sequi*. *Quintilien* l'a dit avant moi, & je le redis toujours après lui. C'est ce qui produit les bons Ouvrages. Avés vous à Genève les Feuilles Literaires de *Frisson*? Ce jeune Auteur a du goût, de l'esprit, il a pris la manière de l'Abé *Des Fontaines*; *Marmontel* ne le vaut pas, & je ne vous veux aucun mal d'avoir publié dans le *Journal Helvétique* ce que je pense de ses Ouvrages, & de la Tragédie de Mad. *Du Bocage*. Je ne suis que l'Echo du Public.

Nous allons avoir le *Catilina* de Mr. de *Voltaire*; il me le comuniquera ces jours-ci: On dit que le Rôle de *Cicéron* est admirable: Si Mr. de *Voltaire* le fait parler en France aussi bien qu'il parloit à *Rome*, ou qu'il parle
lui-

lui-même, nous n'aurons rien à desirer. Mr. *Marmontel* compte donner sa *Cléopâtre* après la Pièce de *Rome sauvée*, ou de *Catilina*: Je doute fort qu'il ait fû donner à ce Rôle toute la chaleur, & la passion dont il est susceptible; cet Ecrivain ne conoit point la route du Cœur.

*S'il nous trace d'après son Ame
Les Héros qu'il fera parler ,
Ils n'auront nul transport de flame ,
Et pourront bien lui ressembler ;
Antoine saura peu nous plaire ,
Et Cléopâtre ne sera
Qu'une Actrice de l'Opéra ,
Qui vend son Amour à l'enchère.*

Car on a sûre que dans la Tragédie de *Marmontel*, *Cléopâtre* n'attend pas la mort d'*Antoine* pour s'offrir à *Auguste*. Je défespère de cet Auteur moderne; il est dénué de sentiment & d'imagination. Son *Aristomène* est proprement le Monstre d'*Horace*, & ses défauts ne sont rachetés par aucunes beautés. Ce sont de ces Esprits éphémères, qui n'ont que des applaudissemens & jamais une approbation éclairée & permanente: Quelques Vers boursofflés, quelques Maximes froidement rendües; de la singularité sans inven-

invention ; des passions fans chaleur ; des traits découfus ; des lueurs & jamais de véritable lumière ; voila à peu près quel est cet Intrus dans nôtre Littérature. Il faut espérer que le Public ouvrira les yeux, & je me flate que ma Prophétie s'accomplira bien tôt. Les Conoisseurs attendent quelquefois pour décider, le jugement du Public, mais ils devroient le diriger, le fixer, & le prévenir.

Il est honteux pour nôtre Nation qu'elle soit ainsi la dupe d'un tas d'Auteurs médiocres, qui sont fans principes, & fans aucune conoissance de leur Art & des Sujets, qu'ils traitent, ou qui n'en ont du moins qu'une conoissance confuse & imparfaite. C'est ce qui rend, en particulier, la Poésie méprisable, & qui fait aussi un tort infini, aux *François*, chés les Etrangers. Il faut espérer que ces espèces de maladies, qui affligent la Littérature, ne seront pas éternelles ; la santé nous reviendra, & nous rougirons d'avoir aplaudi à ce qui le mérite si peu. C'est le Public, sot Admirateur des mauvais Ouvrages, qui est cause que tant de misérables Rimailleurs pullulent aujourd'hui, & infectent nôtre Parnasse. Mon amour pour les Lettres & pour mon Pais m'arrache ces plaintes, qui, je crois,

vous paroîtront bien légitimes. Nous n'avons qu'à consulter nos Maitres, les *Boileaux*, les *Racines*, les *Rouffeaux*, les *Voltaire*s, & nous ne tomberons point dans de pareils écarts. N'êtes vous pas de mon sentiment ?

Semiramis & *Nannini* comencent à paroître imprimée, & ont comme tous les Ouvrages nouveaux, de quelque réputation, leurs Aprobateurs & leurs Critiques. Les Conoisseurs font affés partagés; un examen éclairé & impartial décidera de leur prix. Cette décision seroit plus sûre & plus prompte, si l'Auteur n'étoit pas connu; on se prévient pour ou contre un Ouvrage, selon le cas que l'on fait de celui qui l'a produit. On juge rarement d'une Pièce, par la Pièce elle meme, indépendamment des titres, de la réputation, & de l'estime que nous faisons de son Auteur; ce qui seroit cependant la seule manière de juger avec équité. *Rouffeau*, si bon Juge d'ailleurs, décida, que les Vers des *Macchabées*, Tragédie que *La Motte* avoit fait représenter, sans être connu, étoient bons; mais il changea d'avis, dès que *La Motte* eût levé le Masque, & qu'il se fût déclaré l'Auteur de cette Pièce. Nous n'avons d'ailleurs aucune autre nouveauté.

Je suis fâché que vous disiez tant de

bien de *Pavillon*, & que vous le rangiés parmi nos grands Poetes. C'est un de nos Auteurs médiocres. Il ne faut pas confondre les Vers lâches, avec les Vers naturels; vous qui en faites si bien, vous devés sentir cette différence. Une seule *Elegie* de *Tibulle* vaut mieux que tout ce que *Pavillon* a fait. Vous me flatés beaucoup en m'apprenant que mon *Elégie* vous a plû; c'est un *Enfant* de mon cœur, aussi bien qu'une *Eglogue* que je vous adresse sur la mort de cette même *Personne*, qui n'est plus, mais qui vivra toujours dans mon cœur. Dans l'affliction même, on sent une sorte de douceur à répandre ses regrets & ses larmes dans le sein de l'*Amitié*; & c'est soulager nôtre douleur que de la partager avec nous. Je souhaite que cette *Eglogue* vous plaise autant que mon *Elégie*; vous y trouverés cette tendresse & ce naturel qui rendent suportable la médiocrité de mes *Ouvrages*. Vous pourrez la confier à Mrs. les *Editeurs* du *Journal Helvétique* :

*Sans doute ils aiment la Nature,
 Sans pompons, sans ajustemens;
 Ma Muse fuit de l'imposture:
 Le fard, & les déguisemens.*

Hélas,

Hélas , elle ne fait qu'écrire ,
Ce que sait lui dicter le Cœur.
C'est le Cœur lui seul qui m'inspire ,
Je n'ai point d'autre Conducteur.

Si j'ai remporté des suffrages ,
Je ne les dois qu'au sentiment :
Il respire dans vos Ouvrages ;
Il est dans mon Cœur seulement.

Que j'en aie assez pour vous plaire ,
Pour être en un mot votre Ami ,
Je n'ai plus d'autres vœux à faire ,
Et mon Cœur m'aura bien servi.

Je pars , au Mois de Janvier pour Berlin ,
S. M. Pruff. qui me comble de ses bontés ,
m'appelle à sa Cour , où je resterai 5. à 6. Mois.

Je vai le voir , l'adorer , ce grand Roi ,
Dont les Vertus illustrent la Couronne ,
Qui de Berlin fait réjaillir sur moi ,
Ce haut éclat , qui s'échape du Trône ;
Ce Roi fameux , qui protège les Arts ,
Et réunit enfin dans sa Personne ,
Le Dieu des Vers & le terrible Mars.
Je suis &c.

Paris le 24. Nov. 1749.

D'ARNAUD.



HISTOIRE GALANTE.

UN*e* Demoiselle de *Paris* nommée *Minos*, qui a fait autrefois son apprentissage de Galanterie sur le Théâtre de l'Opera, dupoit à la fois deux Amans, dont je tairai les noms, pour ne pas mortifier leurs Familles : Je me contenterai de dire que l'un est Marquis & l'autre Maitre des Eaux & Forêts.

Le Marquis aiant pris de l'amour pour Melle. *Minos*, avoit poussé si loin sa Passion pour elle, qu'il en avoit fait sa Maitresse dans toutes les formes, & l'entretenoit sur un pié très élevé. Par reconnoissance la Demoiselle avoit pris, ou du moins feignoit d'avoir à son tour de l'amour pour le Marquis, & ces deux Amans furent unis autant qu'on peut l'être en de pareilles conjonctures. Quelques mois & même quelques années se passèrent dans une union fort étroite, c'est à dire qu'ils vécutent assés bien ensemble, jusqu'à ce qu'il se présenta une occasion de faire éclater l'infidélité de l'Amante.

Elle ne fut pas bien long-tems à paroître. Un Maitre des Eaux & Forets, jeune, vif
&

& riche sur tout, devint bientôt le Concurrant du Marquis. Pour avancer plus promptement ses affaires auprès de la Belle, celui-ci, qui en avoit fait l'Hiver dernier, la rencontre au Bal de l'Opera, où il la vit & l'entretint plusieurs fois de sa Passion, débûta auprès de cette nouvelle *Danaë* par un présent de la valeur de Seize mille Livres, qu'il envoya chez elle un matin, pendant que le Marquis étoit allé à *Versailles*, pour une Affaire qui l'y retint plusieurs jours.

Jamais embarras ne fut pareil à celui où se trouva la Marquise passagère, à la vue de ce riche présent. Le recevoir, c'étoit se livrer, c'étoit trahir le Marquis, & peut-être faire un très mauvais parti aux deux Amans, qui auroient pû être assez fous pour s'égorger pour l'amour d'elle. D'un autre côté le refuser, c'étoit être bien rigide & bien cruelle à soi-même. Mais dans des cas aussi embarrassans, il y a toujours un milieu, que ces sortes de Femmes n'ignorent pas, & qui est toujours le parti auquel elles se déterminent : C'est de faire les difficiles & même les Vestales. La Delle. *Minos* feint donc de refuser le présent : On la presse de l'accepter ; elle se défend, elle résiste ; l'ordre est, dit-on, donné de le laisser. Comment faire ? Verra-t'on & laissera-t'on échaper une si belle occasion,

& renverra-t'on un Bien dont l'on trouve qu'on a besoin ? Mais d'un autre côté, fera-t'on cette injure à un Home qui nous aime, que l'on aime soi-même, qui s'est ruiné pour l'amour de nous ? S'exposera-t'on à passer pour une volage, pour une infidèle, & à faire craindre un pareil changement, une pareille trahison à celui-même que l'on voudroit favoriser ?

Ah ! s'il étoit possible, disoit cette Amante intéressée & vénale, de partager son Cœur entre ces deux Amans ! Mais, hélas, il ne faut pas y penser ! Ce seroit tout perdre. Je le voudrois bien pourtant, mais malheureusement il faut opter. Je dois être heureuse ou malheureuse. Amour pour Amour, il me faut du Bien. Si je garde le Marquis est il en état de me faire faire grande dépense ? Ne l'ai-je pas ruiné ? Je n'ai plus que quelques années, après quoi adieu la Beauté, adieu le Marquis, adieu toutes mes espérances, adieu tout le Monde. Mon amour voudroit le conserver ; mais mon intérêt s'y oppose . . . Hé bien, déterminons nous ! Quittons le Marquis, & atachons nous à son Rival ! Je me sens le Cœur tendre. Je sens que je pourai l'aimer. D'ailleurs il est le plus jeune, aussi bien que le plus riche. En prenant ce parti, l'Amour & la Raison ne s'accordent-ils pas ?

La conséquence qu'on tira de tous ces beaux raisonnemens, fut que l'on retint le riche présent, & que l'on résolut de rompre avec le Marquis. On le fait appeler dans cette vue, il acourt sans rien favoir de ce que l'on a projeté. On lui expose le triste état de ses Affaires; on lui remontre qu'il n'est plus en état de soutenir sa dépense, sans s'exposer à faire des Dettes, sans se déranger totalement: On lui fait sentir qu'on est bien fâché que la nécessité des conjonctures fasse prendre des mesures contraires à l'estime qu'on a pour lui; mais enfin, que ne s'étant point épousés, malgré tout l'amour le plus tendre, on étoit forcé pour son propre bien, pour l'intérêt qu'on prenoit à tout ce qui lui appartenoit, à lui dire qu'il falloit se séparer; qu'il se présentoit un Rival auquel on donnoit la préférence; & pour comble de tourmens, on lui étale, avec grande pompe, le riche présent que l'on vient de recevoir de la part de cette nouvelle Dupc.

Le désespoir, la rage, la fureur, les reproches, les injures, les plaintes, les soupirs, les larmes, les prières mêmes, succèdent dans la bouche du Marquis. Il met tout en usage, il outre tout, jusqu'à vouloir se précipiter par les Fenêtres, s'il ne peut pas déterminer son Amante à changer de résolution.

Mais côme en amour, la fureur & le désespoir conservent toujours un certain sens-froid, on se garde bien aussi de faire tout ce qu'on dit. La Courtisane se laisse enfin atendre; mais inflexible sur le point de l'argent, & le mauvais état des Affaires de son Amant, elle ne lui veut donner aucune espérance.

De quelles foiblesses n'est pas capable un Home amoureux & généreux tout à la fois ! Il lui expose, à son tour, que quoi qu'il ne soit pas fort riche pour le présent, il a les plus belles espérances de l'être un jour, & que la succession opulente d'un Père & d'une Mère, qu'il doit recueillir, le mettra en état de lui faire un bien plus sûr, qui lui prouvera toute sa vie l'excès de son amour. Pour lui assurer la vérité de tout ce qu'il lui promet, il lui offre aussi-tôt de lui faire d'avance un don de Soixante mille Livres, dont il est prêt à signer là Dette.

À ce mot de Don, & d'un Don aussi considérable que celui qui vient d'être proposé, jugés si on ouvre les oreilles ? Imaginés vous l'ardeur & l'empressement avec lequel on court au Papier & à l'Ecritoire. Tout est prêt dans le moment ; le Billet est fait, il est accepté & en conséquence on promet de renvoyer le fatal présent au Maître des Eaux & Forêts.

C'étoit

C'étoit bien peu conoitre son Amante ; c'étoit bien mal pénétrer le Cœur de ces fortes de Femmes , que de compter sur une pareille promesse. En éfet , le lendemain la Delle. *Minor* fit dire au Marquis , que tout bien considéré , il ne devoit plus faire de fonds sur elle ; que le Billet de la veille n'étoit que suffisant pour payer les Dettes qu'elle avoit contractées avec lui , & qu'elle partoît pour aller vivre avec son nouvel Amant. . .

Nouveau désespoir , nouvelle rage , nouvelles folies amoureuses. Perdre sa Maîtresse , perdre son Argent , être la Dupe d'une Scélérate , d'une Perfide , est-il un coup plus foudroiant ? Revenu de ses premiers transports , le Marquis résolut pourtant de prendre des mesures contre son Infidèle , pour l'empêcher de s'enrichir de sa dépouille. Son premier recours fut de s'adresser à son Père , qui est un des premiers Seigneurs de la Cour , auquel , come un nouvel Enfant prodigue , il représenta , dans toute l'amertume de son cœur , les désordres de sa vie passée , & le perfide tour que venoit de lui jouer son infidèle Maîtresse. Le Père , come un Home qui se seroit préparé de longue main à recevoir un pareil aveu , le console & lui dit : Je ressens tout vôtre malheur , mon Fils ; je vous plains ,

plains, & veux vous conseiller en Ami, & non pas vous traiter en Père. Consoles vous de votre perte; elle n'est pas irréparable. La Mère, aussi tendre que le Père, & touchée de la douleur & du repentir de son Fils, intervient. On cherche, on trouve, & l'on concerte un moyen de retirer le Billet. On expose l'affaire au Ministre, dont on obtient une Lettre de Cachet pour faire arrêter & enfermer Melle. *Minos*.

Cependant, on la fait avertir du danger qui la menace, & on lui indique en même tems le seul moyen qu'il y ait de l'éviter. C'étoit de rendre le Billet de 60000 Livres, en considération de quoi on lui offre de paier ses Dettes, sur le Mémoire qu'elle en doneroit. Comme la Demande ne contenoit rien que de juste, la perfide Amante ayant fait réflexion sur les suites facheuses qu'auroit pour elle son refus, aima mieux agir en Femme sensée, que de se faire enfermer à pure perte pour le reste de ses jours. Elle a donc rendu la Promesse, en y joignant un Mémoire de ses Dettes, qu'elle a fait monter à quinze mille Livres, lesquelles ont été fidèlement acquitées.

Belle & utile Leçon pour la Jeunesse, si la fougue des Passions lui permettoit de
faire

faire usage de sa Raifon ! Mais malgré cet exemple , & plusieurs autres dans ce gout , qui ne s'offrent que trop fouvent aux yeux des jeunes Gens de qualité , on ne les en voit pas courir avec moins d'ardeur après ces fortes de Femmes , qui font encore parmi eux , plus à la mode qu'elles n'y ont jamais été. Ce qu'il y a de plus triste & de plus honteux pour le Beau-Sèxe , c'est qu'il n'a que trop d'Individus , même d'un ordre affés relevé , qui imitent aujourd'hui la Héroïne de cetté Hiftoire. *O Tempora ! O Mores !*

*Jadis parmi le Sexe aimable ,
Aux graces de l'Esprit rien n'étoit comparable.
Avec ce seul endroit on étoit engageant.
Les Amans devoient tout à leur délicatesse ,
Et si l'on leur montrait alors quelque foiblesse ,
Ce n'étoit point à leur Argent
Qu'on profittuoit sa tendresse.
Dès que sur la Vertu le Vice a prévalu ,
L'Or a pris sur le Sèxe un Empire absolu.
En vain l'Amant dans les ruelles
Veut pour gagner les Coeurs étaler des apas ,
Il ne trouve que des Cruelles ;
Il a beau s'épuifer , on ne l'écoute pas ,
Et ce n'est que l'Argent qui brille aux yeux
des Belles.*

Voilà

Voilà le Portrait de bien des Femmes de nôtre Siècle. Avouons qu'il ne leur fait pas beaucoup d'honneur. Il s'en trouve cependant encore aujourd'hui, & en assés bon nombre, qui estiment & conoissent tout le prix de cet honneur si vanté autrefois, & qui ne le changeroient pas contre toutes les richesses du Monde.



L E

QUIPROQUO.

C O N T E.

Souvente fois dans ce bas Monde on erre,
 Il n'est Chrétien tant hardi sur la Terre,
 Qui puisse dire être en tout, franc d'erreur,
 Agençant bien l'esprit avec le Coeur.

*Distraction oncques ne fut un Vice,
 Tant que sans dol, malengin ou malice,
 En marchant droit on trébuche en éfet;
 Maint Bel-Esprit, maint Savant est distrait.
 Sur celui-cas feuilletés la Bruïèce,
 Et de Brancas lisez l'Histoire entière.*

*Certain Prélat, Savant, Homme de bien,
 Prélats pareils sont rare marchandise ;
 Plus d'un Fanal qui doit luire à l'Eglise,
 Sous le Boisseau placé le plus souvent
 En moins de rien s'éteint entièrement.
 Ce Prélat donc amoureux du bon ordre,
 Ja ne vouloit qu'on pût trouver à mordre,
 Sur les Pasteurs Gardiens du Troupeau.
 Par Mandement enjoignit bien & beau
 A tout Curé, Prieur, Prêtre ou Vicaire,
 S'il ne vouloit tater du Séminaire,
 De ne porter cheveux que de son crû,
 Et de n'avoir Soubrette qui n'eut eu
 Sa cinquantaine. A cet Ordre terrible
 Plus d'un Curé ne fut onque insensible.
 Mâinte Fanchon, Cato, Margot, Babet,
 N'abandonent aussi, le gîte qu'à regret.
 Cheveux naissans reviennent à la mode,
 Tel qui trouvoit la Perruque comode,
 Pour démentir à l'abri d'un teint frais,
 Ses Ans côtés sur antiques extraits,
 Laisa voir lors sur sa tête chenue,
 Un Almanac, que cachoit à la vüe
 Belle Perruque. On eut beau murmurer,
 Beau tempêter, crier, pester, jurer,
 Plus de Perruque, & de jeune Servante.
 Certain Curé de santé trèbuchante,
 Qui sur son Chef chargé d'Ans, & mal sain,
 N'avoit de poil non plus que sur ma main,*

*A Dom Prélat présente une Supplique
 Bien humblement, par laquelle il explique,
 Que de Cheveux se trouvant dépourvû,
 Force étoit-il que le pauvret eut eu,
 Vû le besoin pressant, une Perruque,
 Qui pût au moins lui garantir la nuque
 Sur ses vieux ans: Pour fixer la couleur
 Et la façon, c'étoit à Monseigneur
 A décider; telle étoit la Requête.*

*Autre Curé se nicha dans la tête,
 Qu'ayant chez lui Fille de quarante Ans,
 Dix ans de moins n'étoient pas si grand tems
 Que bien ne pût garder sa Chambrière,
 Au dit Prélat exposa sa Prière,
 Etat il fit de l'âge & du minois,
 Des Moeurs sur tout de Dame Saint François,
 Elle en portoit la dévote Cordelle;
 Si qu'eussies crû revoir la bonne Ancelle
 En la voiant: Fidèle au dernier point,
 Bone Oeconome; enfin l'on n'avoit point
 Jusqu'à-ce jour vû Soubrette pareille;
 Des Barvolets elle étoit la merveille.*

*Nôtre Prélat aiant examiné,
 Très murement consulté, combiné
 Iceux Placets, crût que par indulgence,
 Bien pouvoit-il acorder la licence
 Qu'on requeroit, sans que scandale avint.*

*A donc en Stile énergique & succinct ,
 Il déduisit au pié de chaque Lettre ,
 Par quel motif lui convenoit admettre
 Les dits Placets. Tout alloit jusque-là
 Fort bien ; mais las ! le Prélat se trompa ,
 Par un échange , il prit la Chambrière
 Pour la Perruque. A donc à la prière
 Du Curé Chauve , il répondit ces mots ,
 Qui pour Perruque étoient hors de propos ,*

„ *Elle sera de Mœurs irréprochables ,*
 „ *Certificat signé des plus notables ,*
 „ *Bien authentique en mes mains sera mis.*
 „ *De la garder ne vous sera permis*
 „ *Si quarante ans ne composent son âge.*
 „ *Aiés sur tout égard en Home sage ,*
 „ *A la savoir ménager & si bien*
 „ *Que coup de dent ne lui soit jamais rien.*
 „ *Si dans la suite il vous en fait une autre ,*
 „ *Observerés de tout point l'ordre nôtre ;*
 „ *Plus de dispense ; Et croiés qu'en ceci*
 „ *Autre que vous n'eut onque réussi.*

*Passant ensuite au cas de la Servante ,
 Qu'il crût Perruque , au bas de la Patente ,
 Par même éfet de la distraction ,
 Il soucrivit-telle expédition :*

„ *Servés-vous en , le besoin de nature*
 „ *Sur ce vous met à couvert de censure ;*

- „ *Mais pensez bien que c'est l'extrémité,*
 „ *De votre état qui force ma bonté,*
 „ *D'y condescendre; de parcille licence,*
 „ *Pouvant causer quelque éclat, la décence*
 „ *Veut qu'elle soit petite, de poil brun,*
 „ *Vu que ce poil est modeste & commun;*
 „ *Observerés de n'en avoir de blonde,*
 „ *C'est trop de frais, crainte que l'on ne fronde;*
 „ *Point de Toupet, point de Poudre sur tout,*
 „ *Point de Bichon; si le tems vient à bout*
 „ *De la gâter, vous en prendrés quelqu'une*
 „ *De même espèce, id est, petite & brune.*



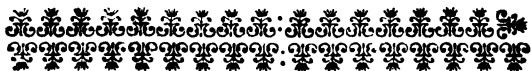
AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

DANS votre Journal d'Octobre dernier, vous annoncez la publication du premier Volume de la Traduction Françoisé que vient de faire Mr. *Bourgeois*, d'une partie des Oeuvres de feu Mr. le Docteur *Verenfels*, & que Mrs. *Boyve & Comp.* impriment à *Neuchâtel*. Cet avis fufit fans doute pour tous ceux qui conoiffent déjà le mérite de l'Auteur; mais come à la faveur de cette Traduction, les excellentes Pièces de ce Recueil feront désormais a l'usage de quantité
 de

de Lecteurs de l'un & de l'autre Sexe qui ne pouvoient pas les lire, & qui, dès là, en ignoroient l'utilité, il est bon, *Messieurs*, que votre Journal, leur apprenne ce qui en est. Il s'agit donc ici d'un Livre très bon en son genre, & en même tems d'un genre fort intéressant. Ce sont des Questions de Religion utiles & curieuses tout à la fois, & des Questions bien maniées. Il étoit à souhaiter qu'un tel Livre trouvât enfin un Traducteur habile & judicieux qui pût en donner une Traduction tellement fidèle, qu'elle conservât le caractère & le goût de l'Original. Telle est cette Traduction des Oeuvres de Mr. *Verensels*. Faite dans une Langue aussi universelle que l'est la Langue Française, elle augmente d'autant plus l'utilité de ce bon livre, qu'elle le met à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs : Et c'est en quelque sorte concourir au sage but du Traducteur que d'en informer le Public. Ceux qui ont lû les Sermons que nous avons en François de Mr. *Verensels*, auront été bien aises d'apprendre par l'Avis que vous avez donné au Public, qu'ils auroient bientôt les Ouvrages de cet excellent Home dans la même Langue, & ils le feront aussi d'apprendre maintenant, que Mr. *Bougeois* a pris le Style de ses Sermons pour modèle de sa Traduction.

J'ai l'honneur d'être, &c.



PARTICULARITEZ

*Sur quelques Auteurs modernes & sur leurs
Ouvrages.*

PARIS se trouvant inondé de Brochures scandaleuses & de Pièces satiriques, M. le Lieutenant de Police fit arrêter, au Mois de Septembre dernier, un tas de ces petits Auteurs, dont les Productions étoient aussi remplies de malignité, que dépourvues de bon sens. Les uns furent enfermés à la Bastille & d'autres à Bicêtre. Un Recollet, qui s'étoit échappé de son Couvert, & qui erroit depuis long-tems dans *Paris* sous un Habit séculier, fût du nombre de ces derniers. On l'arrêta chez un Libraire, avec quelques Cahiers d'un Manuscrit impie, qu'il vouloit lui vendre, & qui avoit pour Titre : *Traité sur la facilité avec laquelle un Honête Home peut vivre sans Religion & sans croire en Dieu.* L'Auteur de ce Livre détestable, qui osoit s'élever ainsi contre son Créateur, aura le tems de reconoitre & d'expier son Crime, dans un Cachot à Bicêtre, où il est renfermé pour le reste de ses jours, au pain & à l'eau.

En

En applaudissant à la punition de ceux qui se l'étoient justement attirée, on a été touché du sort de certains Auteurs, qui, loin de deshonorer la République des Lettres, s'y étoient fait un nom distingué. On a vû entr'autres avec peine l'emprisonnement de Mr. *Diderot*. Ce Savant a fait bruit dans le Monde; mais l'on a trouvé qu'il pensoit & s'exprimoit d'une manière un peu hardie sur la Religion. Voici quelques traits de son Histoire.

Mr. *Diderot* est Fils d'un fameux & riche Coutelier de *Langres*, en *Champagne*. Il se rendit à *Paris* fort jeune, pour y faire ses Etudes. Lors qu'elles furent finies, son Père le rapella; mais le Fils, qui avoit goûté *Paris*, ne pût se résoudre à le quitter. Le Père, pour l'y obliger, lui retrancha la Pension qu'il lui avoit faite jusqu'alors. Quoi que ce retranchement le mit fort mal à son aise, il ne laissa pas de continuer à s'appliquer à l'Etude. Celle des Mathématiques & de l'Algèbre, où il fit de grands progrès en assés peu de tems, le mit bien-tôt en état de les enseigner. Tous les autres genres de Sciences, qu'il crût propres & convenables à son Génie, ne firent qu'échauffer un Esprit vif & pénétrant, qui ne lui laissoit que peu ou point de difficulté. Il étudia & il fut tout ce qu'il voulut apprendre.

Bientôt il eût envie de devenir Auteur. Son coup d'essai fût un Livre intitulé: *Les Principes de la Philosophie Morale, ou, Essai sur le Mérite & la Vertu*. L'éclat que fit cet Ouvrage le fit regarder come un jeune Arbre, qui doneroit, dans un âge plus avancé, des fruits excellens. Le succès de ce premier Livre; lui fournit l'idée d'un second, qui en est la suite, & qu'il publia, il y a environ trois ou quatre ans, sous le titre de *Pensées Philosophiques*: Ouvrage dans lequel il y a, à la vérité, des traits admirables, & qui, pour la vivacité & la beauté du Stile, l'emporte sur une infinité d'autres; mais il s'y rencontre des Pensées hardies & peu réfléchies, & des raisonnement, que l'on trouve manquer de justesse & de solidité. Il fût réimprimé, avec une Réfutation, à *Amsterdam*, sous le nom de *Roijen*, en 1747. Cet Ouvrage lui atira nombre d'Ennemis, qui crièrent beaucoup contre son Livre, les uns par envie, les autres par zèle pour la Religion. L'Ouvrage fût pros crit, & le Magistrat le fit brûler par la main du Boureau.

L'étude que Mr. *Diderot* a fait de la Langue Angloise, qu'il possède parfaitement; l'avoit mis en état de travailler à la Traduction du *Dictionnaire de Médecine* par *JAMES*, qui a paru depuis peu à *Paris*.

Des Persones mal-intentionées contre Mr. *Diderot*, lui ont attribué un petit Roman, intitulé, *Les Bijoux indiscrets*, qui parût, il y a deux ans; mais on n'y reconoit, ni la manière de penser, ni le stile de l'Auteur des *Pensées Philosophiques* & des autres Ouvrages sortis de sa Plume. D'ailleurs ce petit Roman obscène & libertin, où les Bijoux décèlent les Secrets les plus cachés des Belles, dont ils font l'ornement, ne s'accorde point avec les Mœurs de Mr. *Diderot*, auquel on n'a jamais rien reproché sur cet Article.

Divers Mémoires qu'il a publié sur les Mathématiques, lui ont fait de la réputation: Un entr'autres sur la *Développante du Cercle* a fort étonné les Savans de cette Classe, qui n'avoient point encore osé traiter ce sujet.

Enfin Mr. *Diderot* aiant donné tout récemment une Brochure, qui a été fort courüe, intitulée, *Lettre d'un Esprit éclairé, aux Aveugles de ce Siècle*, les Hardiesses métaphisiques & quelques Portraits d'après Nature, qui y étoient répandus, lui firent une nuée d'Ennemis, qui sollicitèrent son emprisonnement. Sa Captivité a retardé & dérangé l'*Encyclopédie des Sciences*, qu'il se préparoit à donner au Public, conjointement avec Mr. d'*Alembert*, & que l'on atendoit avec impatience.

Pendant sa détention à la Bastille, on Pa-

voit privé de Papier, Plumes, Encre, Livres, & généralement de tout ce qui pouvoit servir à le défenner. Come la nécessité est industrieuse, & que l'oïveté & l'ennui, qui en est la fuite, sont les deux plus grands supplices des Gens de Lettres, Mr. *Diderot*, pour s'en garantir, imagina un expédient qui peut-être d'un grand secours à ceux qui se trouvent dans des situations aussi tristes. Il pila de l'Ardoise, en fit une Poudre extrêmement fine, & la fit infuser dans un peu de Vin qu'on lui servoit. Passant ensuite cette Liqueur au travers d'un Linge, il se forma par ce moien une Encre passable. Le Vase, dans lequel on lui donoit à boire, & qu'il seignoit d'avoir cassé, lui servoit d'Encrier, & un Paquet de Curedents, dont il avoit fait provision, lui fournissoit les Plumes dont il avoit besoin. Il lui manquoit encore du Papier. Un Home d'esprit pourvoit & supplée à tout. Mr. *Diderot*, pour se consoler dans sa captivité, avoit eu la permission de garder les Oeuvres du Divin *Platon*, pour lequel il a toujours eu l'estime & la vénération que mérite cet ancien Philosophe Païen. Ce fût le seul Livre qu'on lui laissa. Les Géoliers croioient qu'il n'en pouvoit faire aucun usage, parce qu'étant écrit en Grec, dont les Caractères leur étoient absolument inconnus, ils

ils crurent qu'ils l'étoient aussi à leur Prisonnier. Mr. *Diderot*, malgré son respect pour ce Grand Home & pour ses Ouvrages, ne pouvant résister à l'envie qu'il avoit d'écrire, & ne trouvant point d'autre expédient pour se satisfaire, résolut de sacrifier à cette démangeaison, la seule consolation que l'ignorance lui avoit laissée. Il se servit donc du Papier de ce Livre, écrivant d'abord sur les Marges, qui étoient fort larges, & ensuite dans les Interlignes; de manière qu'il n'y resta pas le moindre espace blanc, qu'il ne remplit de ses Réflexions & Spéculations curieuses, dont on ne doute point qu'il ne fasse part au Public.

Les Vœux de ce même Public ont été satisfaits par l'élargissement de cet Auteur, qui est sorti de la *Bastille* dans le Mois d'Octobre dernier, & qui va continuer à enrichir la République des Lettres de ses Productions. Il y a lieu de croire que les Réflexions solides que la *Bastille* lui aura fait faire, lui feront éviter à l'avenir les Ecueils qui l'y avoient conduit.

L'Auteur du Livre intitulé *Les Moeurs*, qui avoit été arrêté & conduit dans la Tour du Château de *Vincennes*, il y a environ deux ans, vient pareillement de recouvrer sa liberté, que le Public a vüe aussi avec plaisir.

Le Gotit fatirique est tellement en vogue dans *Paris*, que les Ecrivains n'épargnent pas ce qu'il y a de plus respectable, & qu'ils inondent cette grande Ville de Critiques & de Pasquinades. Un Prélat, qui n'est pas des plus spirituels, en a eu sa part. Un bruit qui s'étoit répandu, que cet Evêque alloit être fait Cardinal, leur a fait décocher contre lui le trait malin renfermé dans cette Epigrame,

*En vain la Fortune s'apprête,
A t'orner d'un lustre nouveau.
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paroistras bête.
BENOIT donc bien un Chapeau;
Mais il ne donne point de Tête.*

La Réception de M. le Maréchal Duc de *Nelle-Isle* à l'Académie Française, a occasionné un Quatrain fatirique contre cet Illustre Corps, qui est depuis long-tems en bute à la mauvaise humeur des Esprits critiques & envieux, qui ne peuvent y être admis. Voici ce Quatrain.

*Sur votre Liste un Nom que la Gloire couronne,
Vous rend bien fiers & bien hautains.
Pauvres Gens! Croiez-vous qu'un Maréchal
vous done,
Sauve-garde pour vos Cottins?*

Les Auteurs Dramatiques font auffi expo-
fés à une Critique des plus févères. *Catilina*
de Mr. de *Crébillon*, qui parût l'Hiver der-
nier, & dont les représentations furent fort
aplaudies, ne s'est pas foutenue fur le Papier.
Dépouillée des agrémens que les Acteurs lui
avoient prêtez, tout *Paris*, après l'avoir lue
s'est écrié,

J'ai lû Catilina,
Hola !

Mr. de *Voltaire* n'a pas été plus heureux
dans fa *Sémiramis*, malgré deux Actes nou-
veaux qu'il a été obligé d'y refaire. Le
Théâtre Italien étoit fur le point de doner
une Parodie de cette Pièce; mais Mr. de
Voltaire s'est adressé à la Reine, pour en
faire défendre la représentation. Malgré
cette précaution le Poete n'a pû éviter la
Critique de sa Tragédie. L'Auteur de la
Parodie, ne pouvant la faire représenter sur
le Théâtre, l'a rendue publique par l'imprel-
fion, sous ce Titre, *SEMIRAMIS,*
Tragédie en V. Actes. C'est une espèce de
Tragédie en Vers, dont les Personages cri-
tiques font *Sémiramis, l'Exposition, l'Action,*
l'Intéret, le Noeud, le Récit, le Dénouement,
les Fictions, le Stile, la Cabale, les Remors,
la

la Pitié, la Langueur, la Décoration, l'Ombre du Grand Corneille, Plusieurs Beutez, Troupes de Défauts. Tous ces Personages parlent & donent leur coup de dent à Mr. *de Voltaire*, ainsi on peut juger si sa pauvre *Sémiramis* y est bien acomodée. Cette Parodie a eu un débit prodigieux & a beaucoup mortifié Mr. *de Voltaire*.

Une Comédie, que ce grand Poëte a doné tout récemment, intitulée *Nanine*, n'a pas eu non plus tout le succès qu'il pouvoit desirer : Elle est dans le Goût moderne, c'est à dire dans le genre larmoiant ; Goût assés bizarre & bien différent de celui de *Molière* & des Comiques qui ont marché sur les traces de cet Hôme inimitable. Ce nouveau Goût partage les Beaux-Esprits de *Paris*, en deux Factions, dont l'une tient pour l'ancien, & l'autre pour le moderne, & il a déjà paru à ce sujet bon nombre de Dissertations. On a doné aussi à cette occasion une Brochure, intitulée, *Le Pot de Chambre cassé, Tragédie pour rire, ou Comédie pour pleurer.* C'est une Critique générale des Auteurs Dramatiques, qui donent dans le Goût nouveau. Revenons à *Nanine*. La Partie Tragique de cette Pièce, a paru la plus brillante. On ne doit point en être surpris, c'est le Talent dans lequel l'Auteur excelle. Pour la Partie Comique,

que, elle a été trouvée médiocre & même plate. C'est, disent les Critiques, un pur Dialogue, sans force, sans fil, sans nouveauté, sans graces : En général le Sujet est plus propre à faire une espèce de Tragédie Bourgeoise, qu'à faire une Tragi-Comédie recevable : Un Baron doit épouser une Barone sa Parente, pour laquelle il ne ressent aucun amour, & qu'il ne recherche, que pour réunir, par ce Mariage, leurs intérêts réciproques, qui se trouvent compliqués dans un Procès où il s'agit d'une Succession considérable. Comme l'Amour n'entre pour rien dans cette partie de l'Intrigue, elle est froide & languissante. L'autre, dans laquelle le Baron est devenu amoureux de la Fillé de son Jardinier, qu'il veut faire la folie d'épouser, n'est guères plus échauffée. Enflamé de cette belle Passion, il prend ombrage d'une Lettre, que cette petite Païsane écrit à un de ses Parens, qu'il prend pour son Rival. Il la fait en conséquence chasser de chez lui ; mais la vérité venant à se découvrir, dans le dernier Acte de la Pièce, il la fait revenir & l'épouse.

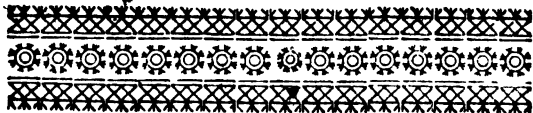
Pour réparer le tort que ces deux Pièces ont fait à Mr. de Voltaire, ce Poete annonça le Mois dernier, qu'il alloit donner au Théâtre, deux Tragédies nouvelles, intitulées *Catilina* & *Electre*, deux Sujets qui ont

ont été traités par *Mr. de Crébillon*, le premier d'une manière peu goûtée, & le second avec un succès, qui lui a fait beaucoup d'honneur. Depuis cette annonce, tout *Paris* attend impatiemment ces deux nouveaux Spectacles. Et come *Mr. de Voltaire* & *Mr. de Crébillon* ont l'un & l'autre leurs Partisans, chacun forme des Vœux pour le Parti qu'il favorise. Le Parnasse rétentit de clameurs, les Valons qui sont à l'entour de cette Montagne sacrée, & jusqu'au Bourbier même, qui en environne le pied, & dans lequel on voit barboter tant de misérables Poètes, tout est en rumeur, tout prend part au sort de ces habiles Concurrents; enfin c'est une espèce de Duel, ou du moins de Cartel, qui fait plus de bruit que n'en fit autrefois celui de *Charles Quint* & *François I.*; Cartel dont les suites seront dangereuses, si on en juge par les hostilités qui ont paru.

Il y a eu entr'autres, sur la fin d'Octobre, de ces *Hostilités Tragi-Comiques*, conformes au nouveau Goût, dans le Café de la Comédie. Plusieurs Beaux-Esprits, en attendant que le Spectacle començât, s'y entretenoient des Nouvelles du Théâtre. La Conversation tomba sur les deux Pièces annoncées par *Mr. de Voltaire*. Chacun raisonoit suivant qu'il étoit incliné pour
l'un

l'un ou l'autre des deux Poètes Rivaux, lors que tout à coup deux de ces Messieurs, l'un grand Admirateur de Mr. de Voltaire, & l'autre de Mr. de Crébillon, s'avifèrent de faire une Dissertation à coups de Tabourets, pour savoir lequel de ces deux Auteurs Dramatiques culbuteroit l'autre du Parnasse. Avant que d'en venir à ces Argumens, vraiment péremptoirs, les deux Champions avoient débuté par étaler paisiblement les grandes qualitez de leurs Héros, & les droits qui apuioient leur jugement. Ils s'obstinent sur les faits, aucun ne veut céder. A l'entêtement succèdent les paroles sérieuses, les termes durs & ofensans, les grossièretés. Tôt après la Colère & la Fureur s'en mêlent : Elles sont peintes dans leurs yeux & sur leur visage. A les voir on auroit crû qu'*Apollon* les animoit & agitoit, comme il faisoit autrefois la *Sibille de Cumès*. Un morne silence, gardé pendant quelques momens, sembloit avoir ralenti la Dispute, lors qu'elle se ranima tout à coup. Une Bouteille de Bière, qu'ils vuidoient ensemble amicalement, un instant auparavant, fût lancée au visage de l'un des Antagonistes. A ce violent & terrible signal, le Combat s'anime ; les Verres sont mis en poudre ; les Tables sont renversées ;
les

les Tabourets volent dans la Sale du Café ; les Glaces fracassées font un cliquetis horrible. Les deux Champions s'aprochent enfin, se lancent de violens coups de poings, se faisaient d'abord par les oreilles & par les cheveux, se prennent ensuite corps à corps, se renversent, se culbutent, se roulent l'un sur l'autre dans la Cave, sans compter les degrés de l'Escalier. Les Bouteilles de Vin Muscat, de Vin d'Espagne & d'autres Liqueurs couroient risque d'avoir le même sort des Verres, des Carafes, des Tables & des Glaces du Café. Après bien des efforts on vint à bout de séparer les Combatans. Ils remontent & paroissent devant le Comissaire, que le Cafetier avoit envoié chercher. Ce dernier étale le dégât de ses Meubles fracassés ; il fait conoitre qu'ils n'ont rien de commun avec les deux Tragédies nouvelles de *Mr. de Voltaire*, & il conclut qu'ils lui soient payés. En attendant le Comissaire fit conduire les deux Adversaires dans les Prisons du Châtelet, où ils étoient encore lors des dernières Nouvelles que nous avons reçues de *Paris*.



LA CONTROVERSE

Des deux Sèxes décidée.

EPIGRAMME.

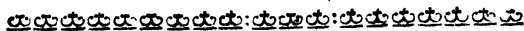
D*Es deux Sèxes souvent forte est la Con-*
troverse,
Pour découvrir lequel des deux,
En ce Monde est le plus heureux ;
Un Sage *à prononcé d'une façon perverse,*
En jurant que le Féminin,
L'emportoit sur le Masculin ;
Ce qu'il prouve en quatre paroles ,
C'est que les Femmes sont plus foles.



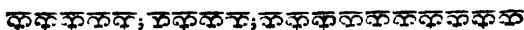


T A B L E.

L <i>Ette aux Editeurs.</i>	349
<i>Précis d'un Système nouveau sur la formation, la propagation & la nature de l'Ette humain.</i>	353
<i>Paraphrase raisonnée du Discours de J. Bajtje, Matth. III. 7-12.</i>	373
<i>Extrait d'une Lettre concernant Mad. la Marquise du Châtelet.</i>	397
<i>Lettre de Mr. d'Arnaud, Agent Littéraire de S. M. Pr.</i>	404
<i>Histoire Galante.</i>	414
<i>Le Quiproquo, Conte.</i>	422
<i>Lettre aux Editeurs sur la Traduction des Oeuvres de Mr. Werenfels.</i>	426
<i>Particularitez Littéraires sur, quelques Auteurs modernes & sur leurs Ouvrages.</i>	428
<i>La Controverse des deux Sexes décidée, Epigramme.</i>	441



PORTRAIT est le mot de l'Enigme d'Octobre.



ERRATA du Mois d'Octobre.

- Pag. 295. Lig. 19. tout d'une Chaine, lisés, bout d'une Chaine.
 300. Lig. 4. Progrès, lisés, Projets.
 338. Lig. 1. Nos Partisans, lisés, nos Parisiens.